

**LETTRE  
DE M<sup>r</sup>. BURKE**

**À UN  
NOBLE LORD**

**SUR LES  
ATTAQUES DIRIGÉES CONTRE LUI**

**DANS LA CHAMBRE DES BARS**

**PAR M<sup>r</sup>.**

**DUC DE BEDFORD**

**ET M<sup>r</sup>.**

**COMTE DE LAUDERDALE**

**DANS LA SESSION ACTUELLE DU PARLEMENT.**

---

**LONDRES 1796.**



## Mylord!

Je n'osais pas me flatter de l'espérance que j'aurais de si bonne heure dans le cours de cette année de la reconnaissance à témoigner au Duc de Bedford et au comte de Lauderdale. Ces nobles personnages n'ont point perdu de temps à me conférer l'espèce d'honneur qui est de leur ressort, et dont la disposition est certes la plus analogue à leur nature et à leur caractère.

Je ne suis ni surpris, ni affecté d'entendre mal parler de moi, de quelque manière que ce soit, par les zélés de la nouvelle secte politique et philosophique dont il plaît à ces deux nobles personnages de penser aussi charitablement, et dont plusieurs autres pensent si justement. Avoir encouru la disgrâce du Duc d'Orléans ou du Duc de Bedford, être exposé à la censure du citoyen Brissot, ou de son ami le Comte de Lauderdale, sont pour moi des preuves non peu satisfaisantes, que j'ai produit une partie de l'effet que je m'étais proposé dans mes travaux; et ce n'a pas été un travail léger que celui par lequel j'ai mérité la faveur que ces deux nobles Lords ont la générosité de m'accorder aujourd'hui. Je ne leur ai fait aucune offense.



— 4 —

personnelle; ce n'est donc que le zèle le plus pur pour la cause qui leur fait prendre parti contre moi. Fort bien, à merveille! Je dois rendre hommage à leur équité! je dois remercier les Bedfords et les Landerdales d'avoir acquitté si fidèlement et si complètement envers moi les restes de la dette que les Priestleys et les Paynes avaient laissés en arrière.

Quelques personnes pourront les croire ici juges et parties dans leur propre cause; quant à moi je n'ai aucune plainte à former. Ils ont été au delà des bornes de la justice; ils m'ont favorisé, (un peu plus qu'ils ne le désiraient peut-être) ils ont par leurs invectives, fourni à Lord Grenville l'occasion de prononcer en ma faveur le témoignage honorable qu'il a eu la bonté et l'obligeance de rendre. Retiré comme je le suis du monde, éloigné des affaires et des plaisirs, j'avoue néanmoins qu'une telle attaque et un semblable éloge rallument une vive satisfaction dans mes sensations presque éteintes; il est doux à mon âme blessée d'être loué par un homme d'état aussi habile, aussi énergique, et aussi instruit; et cela, au moment où il se montre avec fermeté et courage digne de lui-même, digne de la cause qu'il soutient pour la conservation de la personne et du gouvernement de notre Souverain, et conséquemment pour la sûreté des lois, des libertés, de la morale, et de l'existence de son peuple: tout rapport loyal qu'un homme peut avoir avec de pareils objets, est pour lui une véritable distinction. Il n'y a point de philosophie qui puisse m'élever au dessus d'un semblable honneur; il n'est point de chagrin qui puisse assez m'accabler pour m'y rendre tout-à-fait insensible.



Et pourquoi veut-on ainsi m'arracher à mon obscurité et à mon inaction? Craint-on qu'aussi longtemps qu'il restera de moi le plus léger atôme, la secte ait encore quelque chose à redouter? Dois-je être anéanti, de crainte que ma dépouille mortelle ne puisse encore la troubler, et que semblable au *Jour Ziska* d'autre fois, on ne fasse de ma peau un tambour pour appeller l'Europe à une guerre éternelle contre une tyrannie qui menace d'accabler et l'Europe et le genre humain tout entier?

C'est là, Mylord, un sujet effrayant de méditation. Avant la révolution de France, les annales du monde n'avaient pas encore offert d'exemple d'une révolution *complète*. Cette révolution semble avoir étendu ses atteintes jusqu'à la constitution même de l'esprit de l'homme. Elle a cela d'extraordinaire en elle-même qu'elle ressemble à ce que le fameux Chancelier Bacon ait des opérations de la nature. Elle a été *parfaite* depuis ses commencemens, non seulement dans ses élémens et dans ses principes, mais encore dans tous ses membres et dans tous ses organes. La forme morale de la France présente le seul modèle connu jusqu'ici, que l'on ne peut admirer sans vouloir aussitôt s'y conformer. C'est en effet un répertoire inépuisable d'une seule espèce d'exemple. Dans ma triste position, quoique à peine digne d'être rangé au nombre des vivans, je ne suis point à l'abri des traits des révolutionnaires. S'ils ont des tygres pour tomber sur la force et déchirer l'homme courageux, ils ont aussi des hyènes pour chercher leur proie jusques dans des cadavres. La ménagerie nationale a été formée par les premiers naturalistes du tems, et elle ne manque d'aucun objet appartenant à la nature sauvage. Ils pour-

suivent dans les plus obscures retraites des êtres tels que moi, et ils nous traduisent devant leurs tribunaux sanglans. Rien n'est sacré pour eux, ni le sexe, ni l'âge, ni même le sanctuaire de la tombe: ils ont juré une haine si violente à tous les ordres privilégiés, qu'ils refusent même à ceux qui ne sont plus le triste et dernier privilège des tombeaux: cette violation à plus d'un objet: leur turpitude alimente leur perversité, et le plomb respecté, qui renfermait les morts, se façonne sous leurs mains pour la destruction des vivans. Si les révolutionnaires n'étaient pas audessus de tout conseil, je leur ferais observer ici que l'histoire sacrée et profane n'a jamais offert d'exemple de personnages violant l'asile du trépas ou bien évoquant les morts à la lumière pour leur demander la vérité, sans y avoir trouvé la prédiction de leur désastreuse destinée:

*Ah! du-moins rappelez l'asile du repos.*

Il est une chose qui peut me faire excuser l'attaque que le duc de Bedford vient de faire de ma personne et de ma pension viagère; c'est qu'il ne peut pas comprendre la chose qu'il condamne. Qu'il sache donc que ce que j'ai obtenu n'a été le fruit d'aucun marché, le produit d'aucune intrigue, le résultat d'aucun arrangement, l'effet d'aucune sollicitation: la première ouverture qui a pu en être faite directement ou indirectement à Sa Majesté ou à ses ministres m'est totalement étranger.

On savait depuis long-tems qu'au moment où mes engagements me le permettraient, et dans un tems où le plus cruel des malheurs ne m'avait pas encore condamné pour toujours au chagrin et à l'obscurité, j'étais résolu

à me retirer totalement du monde: déjà j'avais envisagé ce projet; déjà je n'étais plus du tout à portée de servir ou de blesser aucun membre du gouvernement ni aucun parti, lorsque les ministres mirent à exécution avec tant de noblesse et de générosité la bonté spontanée de la Couronne. Ici, chacun a agi comme il lui convenait en effet, c'est à l'époque où je ne pouvais plus les servir que les ministres ont eu égard à ma position: c'est aussi à celle où je ne pouvais plus leur nuire, que les révolutionnaires ont attaqué ma faiblesse et insulté à mon infirmité. Ma reconnaissance, j'ose le croire, est égale à la manière dont le bienfait m'a été accordé. Ce bienfait m'est arrivé à une époque de la vie, et dans une situation physique et morale où la fortune ne pouvait me procurer aucun plaisir réel. Mais la faute n'en est point au bienfaiteur royal, ni à ses ministres, qui ont bien voulu reconnaître à la fois les services du vieux serviteur du public, et adoucir les chagrins du vieillard désolé.

Il me tiendrait mal de me vanter de rien; mais il me tiendrait aussi mal de déprécier la valeur d'une longue carrière employée, avec une fatigue sans exemple, au service de mon pays. Puisque l'ensemble de mes services a obtenu l'approbation de mon souverain, soit en raison du travail que j'y avais employé, ou de la loyauté de mes intentions, ce serait une absurdité de ma part de me ranger du côté du duc de Bedford ou de sa société de correspondance; ou de ne pas prévenir, autant que je pourrai, qu'il ne s'élève une discussion sur le taux auquel l'autorité, nommée par notre cons-



On ne peut évaluer de semblables services, à bien  
vouloir évaluer les miens.

On doit mépriser et passer sous silence les libelles :  
c'est ce que j'ai toujours fait. Je savais bien qu'au-  
long-tems que je resterais sous les yeux du public, je  
vivrais exposé aux calomnies de la méchanceté, et aux  
jugemens de l'ignorance; je savais encore que s'il m'ar-  
riva, comme à tant d'autres, de me tromper, je serais  
exposé aux conséquences de mes erreurs, ou de mes  
fautes.

Je vois que les libelles d'aujourd'hui ressemblent  
tout-à-fait à ceux du tems passé: cependant comme ils  
reçoivent une plus grande importance du rang des  
personnes, ou de l'élevation du grade de ceux qui les  
publient, il m'est impossible de ne pas les relever en  
cette occasion, d'une manière ou d'une autre. Ce n'est  
ni par vanité ni par arrogance que je me dis accusé;  
j'ai d'autres objets à remplir, si je veux que l'on me  
rende justice; aussi je veux témoigner ici ma reconnais-  
sance. Si je suis jugé indigne du bienfait que j'ai ob-  
tenu, alors les ministres sont coupables de plus que de  
prodigalité; à cet égard, je suis parfaitement d'accord  
avec le Duc de Bedford.

Pour tout ce que j'ai été entre-foi, (car je ne suis  
plus de ce monde aujourd'hui,) j'en appelle à ma patrie.  
Je plaide ma cause moi-même, je réclame donc une li-  
berté raisonnable, car aucun prévenu ne doit se défendre  
dans les fers. Je promets de conserver toutes les bien-  
éances possibles, même en usant de mes droits de dé-

finie dans toute leur étendue. De quelques personnes que ces nobles personnages enveloppent leur élat pour moi, j'avoue que leur rang exige de ma part le plus profond respect. S'il m'arrive d'aller un peu trop loin, ce que j'espère éviter, il faut toujours supposer que la confusion des caractères peut engendrer par ses quelques erreurs; que dans les mascarades du grand carnaval de notre siècle il arrive des aventures fort bizarres; qu'on dit et laisse passer des choses très extraordinaires. Si je manque en une seule occasion au respect profond que je dois à ces illustres Lords, je ne puis plus alors être censé vouloir passer du duc de Bedford et du comte de Lauderdale de la chambre des Pairs, mais bien du duc de Bedford et du comte de Lauderdale de Palace-Yard. Là, je les vois sur la place publique; là, je les trouve rapprochés de mon humble niveau; là, je les trouve dépouillés, au moins en apparence, de leurs nobles privilèges.

Après cette déclaration, je récusé tout tribunal révolutionnaire, où l'on a condamné à mort des hommes sur le seul grief d'avoir reçu des faveurs de la Couronne: je réclame, non la lettre, mais l'esprit de l'ancienne loi Anglaise, c'est-à-dire d'être jugé par mes Pairs.

Je décline la juridiction du Duc de Bedford en sa qualité de juge; je le récusé encore comme juré pour prononcer sur la valeur de mes services. Quelle que soit de l'étendue de ses facultés, je ne puis point encore reconnaître dans ce peu d'années écoulées qu'il a vécu, ce qu'il faut pour juger une vie aussi longue et aussi laborieuse que la mienne. Ce ne sera point lui

qui informera sur la quotité de ce que j'ai mérité. Puvre Crépus! à peine sait-il ce que c'est que les travaux d'un homme public, et que lui coûtent les soins qu'ils entraînent; comment saurait-il quelle en doit être la compensation lorsque sa tâche est remplie? Je ne doute point que sa Grâce ne manie avec beaucoup d'aisance, tous les calculs de l'arithmétique ordinaire; mais j'ai des raisons de soupçonner qu'il est très peu versé dans la théorie des proportions morales, et qu'il n'a jamais appris la règle de trois dans l'arithmétique politique.

Sa Grâce croit que j'ai trop obtenu. Je réponds à cela, que mes travaux, quels qu'ils aient été, n'ont jamais été de nature à pouvoir être excités chez moi par l'appât d'une récompense pécuniaire, et qu'ainsi il n'est point de récompense pécuniaire qui puisse les compenser. Entre eux et de l'argent, il n'existe point de mesure commune. Des services semblables opérés par des hommes plus habiles que moi, sont des quantités incommensurables. L'argent n'est fait que pour pourvoir aux besoins et aux aisances de la vie animale. Ce ne peut point être là une récompense pour des travaux, que la simple existence animale doit à la vérité alimenter, mais qu'elle n'inspire jamais. Avec toute la soumission que je dois à sa grâce, je n'ai pas eu plus qu'il ne fallait. Toutes les fois qu'il s'agira de faire un noble usage de quoi que ce soit, je me flatte de savoir employer, aussi bien que lui, même une plus grande fortune que celle qu'il possède; ou pour parler d'une manière plus rapprochée, je ne crains point d'affirmer que j'ai beaucoup plus que lui besoin de toute espèce de soulagemens et d'aisances.



Cependant lorsque je dis que je n'ai pas reçu plus que je ne mérite, est ce là, me dira-t-on, le langage que j'ai tenu au pouvoir suprême? Non certes! non! loin de moi, loin de vous une telle pensée. Devant la majesté suprême, je ne réclame plus rien: tout est pour moi bonté, tout est pour moi faveur. Je n'ai qu'un langage pour le bienfaiteur gracieux, j'en ai un autre pour l'ennemi hantain et insultant.

Il plaît à sa grace d'aggraver mon crime en me reprochant mon acception des bontés de Sa Majesté, comme un écart de mes principes, et un abandon de cet esprit qui a dirigé ma conduite relativement à l'économie des deniers publics.

Si cela est, mes idées sur l'économie étaient fausses et mal fondées. Mais c'est contre les idées que le Duc de Bedford s'est fâché sur l'économie, et non contre les miennes que j'ai agi. S'il a en vue de faire allusion à certains bills que j'ai fait passer en 1782 sur un message du trône, je dis ici formellement à sa grace qu'il n'y a rien dans ma conduite de contraire ni à la lettre ni à l'esprit de ces actes. Entend-il parler de l'acte du *pay-off*? je pense qu'il conviendra lui-même que ce n'est pas de celui-là qu'il veut parler. L'acte auquel il fait allusion est donc, à ce que je suppose, l'acte d'établissement. J'ai de grandes raisons de douter que sa grace ait jamais lu ni les uns ni les autres. Le premier de ces actes me causa des peines incroyables, malgré tous les secours que ma place me mettait à même de me procurer. Je trouvai une opinion généralement répandue dans

— 1 —  
tous les bureaux, et non moins accréditée dans le public, qu'il serait impossible de réformer et de régulariser la place de trésorier général des payemens. Je l'entrepris néanmoins, et j'y réussis. Je laisse à ceux qui connaissent les détails de l'armée et ceux de la trésorerie à juger si le service militaire et si l'économie des finances a ou n'a pas gagné à cet acte.

Il régnoit aussi à la même époque une opinion bien moins générale, qu'il n'y avait rien à faire pour les réglemens de l'administration de la liste civile: on regardait comme une absurdité la seule idée d'essayer d'introduire dans ses opérations une forme méthodique, et des limites. Je n'avais pas encore vu un seul homme qui eût osé suggérer à ce sujet le moindre principe, ni proposer la plus petite ressource économique, on ne parlait que de trancher dans le vif, ou d'augmenter les fardeaux publics; et cela sans aucun plan, sans aucune combinaison, sans l'ombre d'un principe ni pour l'un ni pour l'autre de ces deux expédiens. Ceux qui faisaient le plus de bruit, ceux qui se présentaient en cette occasion, ou comme amis du public ou comme les serviteurs de la couronne, n'apportaient à cette affaire, les uns qu'un esprit de fureur factieuse, les autres qu'un zèle aveugle et routinier.

Qu'il me soit permis de dire à mon jeune censeur que les besoins de ce temps-là exigeaient des remèdes bien différens de ceux que certaines personnes suggéraient, ou de ceux que sa grace a en vue maintenant. Qu'il me permette de lui dire que cette époque était une

des plus critiques qui eussent jamais eu lieu dans nos annales.

Des astronomes ont supposé que, si une certaine comète, dont l'orbite traversait l'écliptique, avait rencontré la terre sur son chemin, dans je ne sais plus quel signe, elle nous aurait entraînés avec elle dans son tourbillon, et nous aurait transportés dans sa course excentrique dans je ne sais quelles régions torrides ou glaciales. Si la comète sinistre des droits de l'homme, cette comète,

Qui de son horrible crinière,  
Sécoue au loin et la peste et la guerre;  
et qui,

D'un affreux changement funeste avant-coureur,  
Dans le cœur des rois même imprime la terreur;  
si, dis-je, cette comète avait passé sur nous dans l'état intérieur où était alors l'Angleterre, nulle force humaine n'aurait pu nous empêcher d'être irrésistiblement précipités hors du chemin qui conduit au bonheur éternel; et, nous fermant pour jamais la route des cieux, elle nous eût jetés dans tous les vices, dans tous les crimes, dans toutes les horreurs, dans toutes les misères de la révolution française.

Heureusement la France n'était pas encore jacobiniste: nous avions peu à redouter ses hostilités. Nous avions un membre coupé, mais le corps était sain; nous avions perdu nos colonies, mais notre constitution nous restait. Il y avait à la vérité une fermentation effrayante dans l'intérieur: l'insurrection farouche et sauvage



avait quitté le fond des forêts, et hurlait autour de nos demeures, au nom de *réformes*. Telle était la maladie de l'esprit public, qu'il n'y avait pas un fou qui, dans ses projets les plus extravagans, dans ses idées les plus délirantes, ne fut assuré d'un certain nombre de sectateurs, prêts à soutenir ses principes et à exécuter ses desseins.

Plusieurs des changemens, appelés par une grande erreur *réformes parlementaires*, ne tendaient pas à moins, selon moi, qu'à la destruction totale de la constitution de ce Royaume, et ce malheur n'eût pas été fort éloigné; cependant il est impossible d'en accuser l'intention de ceux qui méditaient et appuyaient ces changemens. S'ils avaient eu lieu, ce ne serait point la France, ce serait l'Angleterre qui aurait donné le branle à l'Europe, et qui aurait dirigé la danse de mort des révolutions démocratiques. D'autres projets, qui devaient être mis à exécution à la même époque, auraient attaqué et frappé de mort l'existence du royaume, sous quelque constitution que ce fût. On se rappelle encore la fureur aveugle des uns, et le délaissement total des autres: ici, l'on apercevait une confusion mêlée de torpeur, causée par une terreur panique des dangers existans; là, régnait une pareille inaction, occasionnée par la stupeur et l'insensibilité à ces mêmes dangers; d'un côté, on voyait des gens qui faisaient des vœux pour le désordre, de l'autre des spectateurs indifférens: en même tems une sorte de Convention nationale équivoque dans sa nature, dangereuse par ses exemples, narguait le parlement jusques dans le siège de son autorité, exerçait sur lui une sorte de contrôle, et lui dictait, ou pens'en fait, non seulement des lois, mais encore la forme et

l'essence de la législature elle-même. En Irlande, la dissolution allait encore plus vite; le gouvernement était affaibli, en confusion, et en quelque sorte suspendu; son équilibre était entièrement perdu. Je ne prétends point parler despectueusement de Lord North: c'était un homme de grands talens, d'un savoir universel, d'un jugement extrêmement mobile qui le rendait propre à toutes sortes d'affaires, d'infiniment d'esprit et de gaieté; d'un caractère charmant, et d'un désintéressement parfait. Mais ce serait me dégrader par une basse adulation, et ce ne serait pas honorer la mémoire de ce grand homme, que de ne pas avouer qu'il manquait d'un peu de cette vigilance, et de cet *esprit de commandement* que les circonstances exigeaient. En effet, une obscurité, à peu près semblable au brouillard effrayant dans lequel nous sommes plongés aujourd'hui, enveloppait tristement toute notre atmosphère. Pendant quelques instans, les rênes de l'état semblèrent abandonnées: —

*Ipse diem noctemque negat discernere coelo,  
nec meminisse viæ media palliatus in unda.*

A cette époque, j'étais lié avec des hommes d'un rang élevé dans la société: ils aimaient la liberté autant que le Duc de Bedford peut le faire, et ils savaient ce que c'était que la liberté, au moins aussi bien que lui. Peut-être leur politique, suivant l'usage, prit-elle la teinte de leur caractère, et ils suivirent leur penchant favori. Mais la liberté qu'ils recherchaient était une liberté inséparable de l'ordre, de la vertu, de la morale, et de la religion; et ils en suivaient les drapeaux sans fanatisme, comme sans hypocrisie. Ils ne voulaient pas que cette liberté, qui est par elle-même le premier des biens,

devint, par une perversion affreuse, le plus grand des fléaux qui pût affliger l'humanité.

Leur but principal était de conserver la constitution entière, et toujours assez forte pour remplir les objets importants auxquels elle avait été destinée, et cela, non seulement dans une seule partie, mais bien dans tous ses rapports. Ils envisageaient *la popularité* et *la puissance*, sous un seul et même point de vue. Ils ne les regardaient que comme des moyens différens d'accomplir cet objet sacré, et ils ne désiraient ni ne préféraient l'une ou l'autre, qu'autant qu'ils croyaient y voir des moyens plus ou moins sûrs d'arriver à ce but. J'éprouve quelque consolation, au milieu du triste nuage qui obscurcit le soir de ma vie, d'avoir commencé ma carrière politique avec eux, et de n'avoir pas été depuis lors, un seul instant, ni en réalité, ni en apparence, privé de leur bon vouloir et de leur bonne opinion.

J'avais acquis alors, n'importe par quel hazard ou par quel mérite, au milieu de ces criaileries importunes qui m'ont poursuivi toute ma vie; j'avais acquis, dis-je, la confiance publique à un point considérable. Je n'ignore pas combien peu cette espèce d'opinion populaire prouve en faveur du mérite de celui qui l'obtient. Je sais combien sa possession est précaire. Aussi, je ne m'en vante point. Je n'en fais mention que pour faire voir le droit que j'ai d'apprécier l'usage que j'en ai fait, et non pas combien je l'estime. J'ai tâché d'employer cet avantage momentané, qui m'était personnel, à l'avantage permanent de mon pays. Je suis bien loin pour cela de



vouloir diminuer en cette occasion le mérite de quelques personnes encore en place, ou retirées depuis lors. Il n'en est rien; il n'est pas dans mon caractère de refuser une justice plaines et entières à tous ceux qui m'ont aidé dans tout le cours de ma vie; j'ai toujours eu la volonté de tout donner aux autres, et de ne réserver pour moi que la conscience intime, que je n'ai négligé aucunes peines, épargné aucun soin pour découvrir, animer, discipliner, diriger tous les talens capables de servir la Patrie, et pour les mettre à la place où ils pourraient le mieux perfectionner leur siècle, ou en être les ornemens. J'ai cette conscience; je n'ai jamais supprimé personne; je n'ai jamais arrêté qui que ce soit dans sa course, soit par jalousie, soit par politique. J'ai toujours été prêt, autant que j'ai pu, et mes moyens ont été fort souvent au dessous de mes vœux; j'ai toujours été disposé, dis-je, à mettre en avant les talens qui l'emportaient sur les miens. C'est au bien-pauvre navrier que celui qui n'a pour travailler d'autres outils que ses mains. Pauvre en facultés personnelles, je me croyais riche avec les leurs. Je consultais alors, je coopérais cordialement avec des hommes de tous les partis, lorsqu'ils semblaient disposés à concourir au même but, ou du moins à quelque partie principale de l'objet que je voulais remplir. Rien de ce qui pouvait prévenir le désordre, n'a été négligé; lorsqu'il a éclaté, tout ce qui pouvait l'éteindre, je l'ai conseillé ou exécuté, autant que je l'ai pu faire. A l'époque dont je parle, jouissant d'une prépondérance momentanée, ainsi aidé, ainsi encouragé, faible instrument dans une main puissante, je ne dirai pas: j'ai sauvé mon Pays, mais je

suis sûr que j'ai rendu à mon Pays des services importants: il est peu de personnes qui n'en soient convenues à cette époque, et cette époque n'est pas reculée; elle ne date que de quinze années. Il n'y avait alors qu'une voix: savoir, qu'aucun homme dans le Royaume ne méritait mieux l'assurance d'un traitement honorable et permanent.

En voilà assez sur ma conduite générale pendant toute l'effrayante crise qui dura de 1780 à 1782, et sur le sentiment qui en resta dans l'esprit de mes concitoyens.

Mais dans quelques cas particuliers allégués par le Duc de Bedford, mon caractère, comme réformateur, est présenté tellement lié en principes avec mes opinions sur les changemens hideux qui depuis ont ensanglanté la France, et qui, sortis de ce pays, se sont répandus par tout pour menacer l'ordre moral et politique du globe entier, que cet objet semble exiger de moi une discussion un peu plus détaillée.

Mes réformes économiques n'ont point été, ainsi que sa grâce peut le croire, la suppression d'une misérable pension ou d'une misérable place, plus ou moins. L'économie, dans mon plan, a été ce qu'elle doit toujours être, secondaire, subordonnée, enfin un moyen plutôt qu'un effet.

J'ai agi d'après les principes de l'homme d'état. Je trouvai, en arrivant à l'administration, une grande maladie dans la chose publique, je la traitai suivant la nature

du mal. La maladie était invétérée; elle était compliquée dans ses causes et ses symptômes; mille indices opposés annonçaient l'accumulation du désordre intérieur, d'un côté le gouvernement devenant de jour en jour plus jaloux d'une augmentation visible de moyens de force, devenait par-là même chaque jour plus méprisable par une faiblesse réelle. Cet état de dissolution n'était pas borné au gouvernement proprement dit. Il s'étendait jusqu'au Parlement, qui ne perdait pas peu de sa dignité et de sa vénération, par l'opinion qu'il n'agissait pas d'après des motifs loyaux. De l'autre côté, les désirs du peuple (en partie naturels, en partie artificieusement suggérés) se manifestaient d'une manière si extravagante et si inconsidérée, relativement à l'économie, (car je mets de côté pour un moment les escarmouches que certains prélateurs en révolution faisaient essayer à la constitution) que si l'on avait accédé littéralement à leurs pétitions, l'état aurait été bouleversé, et la porte ouverte au ravage et au pillage des propriétés. Rien alors n'aurait pu sauver le peuple des maux d'une fausse réforme, que l'absurdité de cette réforme elle-même, qui bientôt aurait dégoûté d'elle et même de toute autre, quelque véritable et salutaire qu'elle eût pu être. Cela eût laissé une blessure toujours saignante, un germe de gangrène dans l'esprit du peuple. Il aurait vu qu'il avait échoué dans l'accomplissement de ses desirs, et semblable au peuple de tous les siècles, il en aurait toujours imputé le blâme à toute autre chose plutôt qu'à sa propre conduite. Cependant, il y avait alors dans le monde des gens qui aimaient à se plaindre, et qui auraient été bien déçus, si jamais le peuple avait été satis-



fait. Je n'étais pas de ce goût-là. Je voulais que le Peuple eût raison d'être satisfait. Mon but était de donner au peuple la substance de ce que je savais qu'il demandait, et de ce que je croyais être juste, (qu'il l'eût demandé ou non) auparavant qu'on eût modifié ses vœux sous la forme de pétitions insensées. Je savais qu'il y a une distinction fortement prononcée, que des gens méchans ou mal intentionnés, ou des gens faibles et sans caractère, confondront toujours; c'est la différence qui existe entre le changement et la réforme. L'un altère la substance des objets eux-mêmes, et ôte tout ce qu'ils ont d'essentiellement bon, ainsi que tout le mal accidentel qui s'y trouve. Le changement est une nouveauté et il est impossible de savoir d'avance avec certitude, s'il opérera un seul des effets de la réforme, ou s'il n'agira pas contre le principe même qui fait désirer la réforme. La réforme n'est point un changement dans la substance, ni dans la modification première de l'objet, mais une application directe d'un remède à un mal dont on se plaint. Autant le mal est éloigné, autant on est en sûreté: la réforme s'arrête là; et si elle échoue, la chose qui a subi l'opération reste, au pis-aller, ou elle était auparavant.

Je crois me rappeler d'avoir déjà dit cette vérité autre part. Mais aujourd'hui, l'on ne saurait la répéter trop souvent, à chaque ligne, à chaque phrase, jusqu'à ce qu'elle devienne proverbiale: *innover n'est pas réformer*. Les révolutionnaires français se plaignaient de tout; ils ne voulurent rien *réformer*, et ils voulurent tout changer, absolument tout: nous en avons

maintenant les conséquences sous les yeux. il ne nous faut point aller les chercher dans l'histoire ancienne; nous ne sommes point obligés de nous évertuer à les découvrir dans l'avenir; elles sont autour de nous, elles sont à notre porte; nous voyons ces tristes résultats ébranler à la fois la félicité publique et menacer les jouissances particulières, flétrir les germes de la jeunesse et briser la paix du vieil âge. Si nous voyageons, ils nous arrêtent en chemin: ce n'est point assez de nous infester dans nos villes; ils nous poursuivent jusques dans nos campagnes; nos affaires sont interrompues, notre repos est troublé, nos plaisirs sont empoisonnés, nos études sont perverties, l'ignorance est devenue préférable au savoir, par les maux innombrables de ces effrayantes innovations. Les harpies révolutionnaires de France, nées de la nuit et de l'enfer, produit amphibie de ce chaos anachronique qui n'engendre indistinctement que des monstres, semblables à cet oiseau dont on a fait l'emblème de l'adultère, déposent et font éclore leur détestable couvée dans le sein de tous les états voisins. Ces harpies obscènes, qui se masquent sous je ne sais quels attributs divins, mais qui ne sont malgré leur déguisement que de sales oiseaux de proie (les mères ainsi que leurs petits) après avoir agité leurs ailes au dessus de nos têtes, fondent à l'improviste sur nos tables, souillent, déchirent, pillent, et ravagent ce qu'elles y trouvent, et ne quittent rien sans y laisser les traces impures de leur dégoûtante curée.

*\*Tristius hand illis monstrum, nec parvior ulla*

*\*Pestis, et ira deum Hygiæ sese extulit undis.*

„Virginei vulnecum vultus; foedissima ventris  
 „Prolavies; unecaque manus; et pallida semper  
 „Ora fame. — ”\*)

Si sa grace peut contempler le résultat de cette innovation complète (ou de cette *réforme*, ainsi que l'appellent quelques uns de ses amis,) dans son ensemble, (ensemble qui - suivant l'expression d'Hamlet, fait étinceler la face du ciel d'horreur et d'indignation, et qui dans le fait rend tous les coeurs sensibles et toutes les personnes réfléchies, malades d'y penser seulement) si sa grace, dis-je, peut voir sans horreur tout ce que ces réformateurs prétendus disent ou font, je ne sais qui doit le plus étonner ou de la faiblesse naturelle de son ame, ou de la force de sa maladie.

Ce ne fut point mon goût pour les innovations, mais bien ma haine contr'elles qui me suggéra mon plan de réforme. J'envisageai d'abord ces deux choses, comme deux objets absolument opposés, sans m'embar-

---

\*) Ici le poëte latin a interrompu la mesure de son vers, parce que ce poëte (et ce poëte est Virgile), n'a plus trouvé d'expressions pour achever le portrait de ces monstres, tels que son imagination les lui présentait. S'il eût vécu de nos jours, il eût été encore plus fatigué de la réalité, qu'il ne l'était en imagination. Virgile ne sentait que l'horreur d'une chose passée, mais s'il avait vu les harpies constitutionnelles et révolutionnaires de France, il aurait été obligé d'employer des couleurs plus horribles et plus dégoûtantes encore pour les peindre; la césure de son vers se serait arrêtée plus d'une fois en les décrivant.



rasser de la précision mathématique de leur signification. Ce fut pour prévenir les malheurs que je redoutais que je proposai les mesures que sa grâce à la bonté de me rappeler, ce dont je suis fort aise ; j'avais alors (et j'espère que le noble Duc s'en souviendra dans toutes ses opérations) un état à conserver aussi bien qu'un état à réformer. J'avais un peuple à soulager, et non point un peuple à enflammer ni à égayer. Je ne réclame pas pour ce que j'ai empêché de faire. Dans l'état où se trouvait l'esprit public, je n'entrepris pas, ainsi qu'on le proposait alors, de recomposer à neuf la chambre des communes et la chambre des Pairs, ni de changer l'autorité en vertu de laquelle agissaient les officiers de la Couronne, à qui l'on permettait de subsister, suivant les plans d'alors. Couronne, Lords, Communes, justice, administration, tout exista comme par le passé. Les mesures que je pris étaient, comme je le déclarai avec vérité à la chambre des Communes, des mesures conciliatoires, des calmans. On se plaignait qu'il régnaît une trop grande influence dans la chambre des communes ; je diminuai cette influence dans l'une et l'autre chambre. Je donnai, article par article, les motifs de chacune des réductions que je faisais, et j'y démontrerais les raisons que j'avais de penser qu'elles assuraient le service. Je ne faisais pas un pas de chemin, sans jeter la sonde autour de moi. On reprochait au gouvernement sa facilité à augmenter les dépenses ; je ne me bornai pas, pour y remédier à de simples retranchemens ; je formai un plan général d'économie qui rendait à l'avenir toute dépense folle ou imprévue, si non impraticable, du moins extrêmement difficile. Toutes mes démarches eurent pour principe, de ne rien entreprendre, sans m'être pro-

curé provisoirement tous les renseignements qui pouvaient m'éclairer sur les objets que j'avais en vue, ou sur les moyens de les régler avec ordre et méthode, ou sur la manière de consolider et de perpétuer mes opérations d'après la nature du cœur humain, et l'habitude des affaires civiles. Je n'ai rien imaginé d'arbitraire; je n'ai rien proposé d'après mon bon plaisir, ni d'après celui des autres, mais j'ai toujours agi d'après la raison; rien que la raison.

J'ai toujours eu en horreur, depuis que j'ai commencé à penser jusqu'à ce moment, depuis l'aurore de ma raison jusqu'à son crépuscule actuel, les opérations du gouvernement fondées sur le caprice ou sur l'arbitraire. J'ai toujours pensé qu'elles devaient être dictées, par une raison suprême, supérieure à toutes les formes de législation et d'administration.

L'essence des gouvernemens est d'opposer cette raison à la volonté et au caprice, chez les réformateurs comme chez les réformés, chez les gouvernans ainsi que chez les gouvernés; chez les rois, dans les sénats, comme parmi le peuple.

C'est ainsi qu'en examinant avec soin et analysant toutes les parties intégrantes de la liste civile, et en les comparant ensemble afin de les évaluer à leur juste valeur, (opération qui est la base et la pierre angulaire de toute économie véritablement et régulièrement utile), il me parut évident que cette économie serait impraticable, aussi long-tems que le département, dit des pensions, serait abandonné sans règles fixes, qui lui imposassent

des bornes. Ce fut pour cette raison seule, que je proposai de réduire ce département d'une manière fixe, non seulement en bloc, mais encore dans ceux de ses détails qui me parurent trop considérables. Je craignais que si j'eusse continué à laisser ce département sans y mettre des limites générales, il n'eût absorbé le service de la liste civile toute entière; que si, l'on eût permis qu'on accordât des pensions disproportionnées avec le capital annuel de cette liste, on n'eût manqué l'objet de la création du département des pensions et qu'à force d'accorder aux uns, la Couronne ne fût plus en état de rien faire pour d'autres. Le département des pensions devait être conservé comme un fonds sacré; mais on ne pouvait pas le regarder comme un fonds constamment ouvert à des demandes toujours croissantes, qui auraient fini par l'épuiser. La teneur de l'acte fera voir qu'il ne regardait que la liste civile seulement, dont la réduction à un taux quelconque fut toujours mon principal objet.

Les autres fonds de la Couronne n'ayant pas les mêmes rapports, je ne m'en mêlais point.

Quant à celui des quatre et demi pour cent, sa grace imagine-t-elle qu'il ait échappé à mon intention, ainsi qu'à celle de tous les travailleurs qui me secondaient dans ces réglemens. Je connaissais l'existence de ce fonds, et je savais qu'on avait toujours accordé des pensions dessus, avant que sa grace fut venue au monde. Ce fonds était devant mes yeux; il était également devant les yeux de mes collaborateurs. Je le laissai à l'écart pour des raisons fondées sur des principes. C'est pour raison que ce qui fut fait alors eut lieu;



c'est pour raison encore que ce qui ne fut pas fait, n'eut pas lieu.

Je n'osai pas dépouiller la nation de tous les fonds destinés à récompenser le mérite, et même, si je discutais ce point de trop près, je serais obligé de convenir que j'agis en ce cas, contre les principes que je professais. Il y a des personnes qui sont fort empressées de me citer; eh-bien, s'il y a quelqu'un qui croie digne de sa patience d'étudier les principes qui me guidaient dans mon plan de réforme, qu'il lise mon discours imprimé sur ce sujet; au moins ce qui se trouve contenu depuis la page 230 jusqu'à la page 241, dans le second volume de la collection qu'un ami a pris la peine de faire de ce que j'ai publié. Quoi qu'il en soit, ces deux Bills (mis à fin avec beaucoup de travail; de ménagemens et d'adresse, soit au dedans soit au dehors de la chambre), n'étaient qu'une très petite partie d'un système fort étendu, qui comprenait tous les objets que j'annonçai en faisant ma première proposition à la chambre, et beaucoup d'autres encore que j'ai indiqués dernièrement dans mon discours aux Electeurs de Bristol, lorsque j'ai cessé de représenter cette ville. J'ai long-tems eu par devers moi tous ces objets, plus ou moins avancés.

Mais serait-ce sur de par e ils fondemens que je justifierais la grace que Sa Majesté vient de m'accorder! Je regarde ces services comme les plus petits de ceux que j'ai rendus: l'époque leur donnait sans doute une valeur momentanée; mais ce que j'ai fait en économie politique ne se borne pas à ce travail. Quand j'ai paru au Parlement, je n'y suis pas venu, moi, pour appren-

dire ma leçon. J'avais gagné ma pension avant de mettre les pieds dans le sénat de la nation; j'étais déjà tout préparé et dressé aux discussions politiques dès la première session ou je siégeai au parlement; je jugeai nécessaire d'analyser tous les intérêts de commerce et de finances de la constitution et des rapports extérieurs de la grande Bretagne et de ses dépendances. Une grande partie de ce travail fut exécutée alors, et il en aurait été fait bien d'avantage, si les événemens l'eussent permis. Alors, quoique dans la force de l'âge, ma constitution fut écrasée sous le poids du travail. Si je fusse mort à cette époque (et j'en fus très-près) j'avais déjà acquis pour ce travail, qui n'appartenait qu'à moi, beaucoup plus que le Duc de Bedford n'est en état d'évaluer, d'après les idées qu'il a sur la valeur des services rendus à l'état. Et pourtant, dans la vérité, ces services, dont je suis forcé de parler aujourd'hui, ne sont pas ceux que je prise d'avantage. Si j'avais une récompense à demander, (ce que je n'ai jamais fait), ce serait pour ceux qui m'ont le plus coûté de peines pendant quatorze années de suite, et pour lesquels j'ai le moins eu de succès, je veux dire les affaires de l'Inde. Ce sont ceux pour lesquels je suis le plus content de moi, soit à raison de leur importance, soit en raison du travail, de la persévérance et de l'intelligence qu'il m'a fallu y employer. D'autres me loueront peut-être à raison de l'intention, et en cela ils ne se tromperont certainement pas.

Sa Grace pense-t-elle que ceux qui ont conseillé à la Couronne de m'accorder quelques faveurs à ma retraite, ne m'ont regardé que comme économiste? Co

motif bien examiné, est déjà beaucoup. Si je n'avais pas jugé l'économie politique d'une haute importance, je n'en aurais pas fait le sujet de mes humbles études, depuis ma première jeunesse jusques vers la fin de mes travaux parlementaires, et même dans un tems auquel (au moins à ce que je sache) cette science n'avait pas fixé l'attention de plusieurs penseurs, comme elle a fait depuis quelque tems en Europe; à cette époque-là, l'économie politique était restée dans son enfance en angletorre, quoiqu'elle y eût pris naissance, le siècle dernier. De grands et habiles personnages pensèrent que mes études ne devaient pas être perdues, et eux-mêmes daignèrent me communiquer de tems à autre quelques morceaux de leurs immortels ouvrages: on peut voir quelques uns de ces essais dans mes premières publications. La chambre en a vu l'effet, et en a plus ou moins profité pendant plus de vingt-huit ans: j'abandonne à son discernement le soin de les apprécier.

Je n'ai point été comme le Duc de Bedford, porté de mon berceau au Parlement: on ne m'a point ôté les langes de mon maillot pour me couvrir de la robe de législateur; *nitor in adversum*, est la devise d'un homme de ma trempe. Je n'avais aucune des qualités, je n'avais cultivé aucun des talens qui recommandent les hommes à la faveur et à la protection des grands. Je n'étais pas fait pour être le complaisant, ni l'instrument de qui que ce fût. Jene me suis pas appliqué d'avantage au métier de gagner les coeurs, en égarant le jugement du peuple. A chaque pas de ma carrière, (et j'ai été arrêté et traversé à chaque pas) à chaque barrière que j'ai rencontré,



il m'a fallu exhiber mon passeport, et montrer sans cesse le seul titre que j'avais à l'honneur d'être utile à mon pays, en prouvant que je n'étais pas totalement étranger à ses lois, et au système général de ses intérêts au dedans comme au dehors. Sans cela, je n'avais ni rang, ni élévation à espérer. Je n'ai eu d'autres talens que ceux dont un homme peut s'honorer. Voilà sur quelle bases, je me suis appuyé, et sur quoi je m'appuyai, s'il plaît à dieu, jusqu'à mon dernier soupir, en dépit du Duc de Bedford et du Comte de Lansdowne.

Si sa grace avait eu la bonté de prendre des informations sur le compte de l'homme qu'il n'a pas jugé au desous de lui d'attaquer, il aurait pu apprendre que dans le cours de ma vie entière, je ne me suis jamais, sous prétexte d'économie, ni sous aucun autre prétexte quelconque, interposé de la manière dont nous avons en cet instant l'exemple sous les yeux, entre un individu et la récompense de ses services, ni même que je me sois opposé à ce que l'on encourageât les talens et les travaux utiles, grands ou petits, de qui que ce fût. Bien loin de là, je me suis employé, dans mille occasions, à mettre en avant et à secourir avec un zèle particulier les personnes dont les prétentions m'ont paru raisonnables. J'ai même éprouvé plus d'une fois des reproches amicaux pour avoir été trop loin dans ces sortes d'affaires, et pour avoir poussé mes recommandations trop près de la ligne où commencent les abus. Quelque chose qu'on puisse dire de cette conduite, elle était chez moi en partie l'effet de mes dispositions naturelles, et non moins celui de mes principes et de ma raison.

J'avoue que j'ai toujours regardé la récompense d'un service public, ou d'une chose qui sert d'ornement à l'état, comme un acte de la plus stricte justice; et j'ai de même toujours pensé que c'est une espèce de crime de ne rendre dans ces cas qu'une justice étroite et mesquine. J'ai toujours prétendu que c'était le dernier résultat, la plus mauvaise des économies. En épargnant de l'argent, je puis additionner promptement tout le bien que je fais; mais lorsque par une froide parcimonie, j'arrête le développement des moyens d'une nation, et que je rabougris en quelque sorte son active énergie, le mal que je fais est incalculable.

Que j'aie fait trop ou trop peu, tout ce que j'ai exécuté a eu lieu d'après un plan général que je m'étais fait. Je ne suis jamais descendu à ces vexations misérables, à ces oppressions de détail, dont on m'a si ridiculement et si faiblement accusé.

AI-je blâmé les pensions de M. Barré et de M. Dunning, dans l'intervalle de la proposition à l'exécution de mon plan? Non, certainement non; ces pensions étaient conformes à mes principes. Je l'affirme, ces messieurs méritaient leurs pensions, leurs titres, tout ce qu'ils avaient obtenu; et s'ils avaient obtenu encore plus, je n'en aurais eu que plus de plaisir. C'étaient des hommes à talents, des hommes utiles. Je ne parle point des services que l'un d'eux avait rendus dans sa profession au barreau; ces sortes de services trouvent leur récompense en eux-mêmes; mais leurs services publics, quoique leurs talents fussent sans doute bien supérieurs à mes facultés, ne doivent point être com-

purés avec les miens pour la quantité ni pour la durée. Je n'ai jamais de ma vie ni surfait, ni marchandé en aucune circonstance, lorsqu'il s'est agi de mérite personnel. Je n'avais obtenu aucune pension pour moi, je n'en avais pas même sollicité; et cependant j'étais accablé de haine pour tout ce qui était retranché, et de propos pour tout ce qui était accordé.

J'étais seul pour défendre les droits d'un nom cher à mon cœur, et respectable au monde, en faveur de gens qui n'étaient ni mes amis ni les miens, contre les attaques violentes de ceux-là même qui étaient les amis et les partisans zélés de ceux qui éprouvaient les effets de la générosité royale. Je n'ai jamais entendu le comte de Landersdale se plaindre de ces penaisons. Il ne trouve rien de fâcheux, jusqu'à ce qu'il arrive à moi; voilà de la véritable impartialité, en style révolutionnaire moderne.

Tout ce que je fis alors, conformément à l'ordre et à l'économie est stable et éternel, comme tous les principes doivent l'être. Un ordre particulier peut éprouver quelque altération; mais l'ordre en lui-même ne peut jamais perdre sa valeur. Quant aux autres détails, le temps et les circonstances peuvent y apporter mille variations. Des lois réglementaires ne sont point des lois fondamentales. Les besoins publics sont au dessus de ces lois; ils les déterminent, et ne sont point déterminés par elles; c'est à ceux qui exercent le pouvoir législatif à en juger quand l'occasion l'exige.

Se Grace peut fort bien n'avoir jamais su, et je demande la permission de le lui apprendre, que la parcimonie pure n'est pas de l'économie: on peut l'en séparer en théorie, et dans la pratique elle peut être ou



ne pas être de l'économie, suivant les circonstances. La dépense, et même de grandes dépenses, peuvent être une partie essentielle d'une véritable économie. Si la parcimonie devait être regardée comme une des ramifications de cette vertu, il y a encore une autre économie bien plus élevée, et je vais le démontrer.

L'économie est une vertu distributive, qui ne consiste point à épargner quelques dépenses, mais à les bien choisir. La parcimonie ne requiert point de sagacité, de prévoyance, de combinaisons, de comparaisons, de jugement. L'instinct pur et simple et même un instinct fort ignoble peuvent fort bien produire cette saine économie dans toute sa perfection. L'autre sorte d'instinct a des vues plus étendues. Il exige un jugement sûr, un esprit ferme, un discernement juste. Si, d'un côté, il ferme la porte à l'importunité impudente, c'est pour l'ouvrir d'un autre côté au mérite timide. Si l'on ne devait récompenser que des talens réels, ou des services éminens, la grande Bretagne n'a point manqué et ne manquera jamais des moyens de récompenser tous les services qu'elle recevra, et d'encourager tous les gens à mériter qu'elle produira. Nul état depuis l'origine de la société, n'a été appauvri par cette espèce de profusion. Si dans tous les tems on eût observé cette économie qui consiste à bien choisir et à proportionner avec justice les récompenses au mérite, nous n'aurions pas vu de nos jours un Duc de Bedford gorgé d'une surabondance de richesses, vouloir opprimer l'humble industrie des autres, et limiter d'après la mesure de ses propres conceptions, la justice, la bonté, ou même, s'il le veut, la charité de la Couronne.

Sa grace peut penser aussi médiocrement qu'il lui plaira de ce que j'ai fait et mérité dans la plus grande partie de ma vie passée. Il est libre de le faire. Il y aura toujours quelque différence d'opinion dans l'évaluation des services publics. Mais au moins, il est en moi un mérite que sa grace doit être, plus qu'un autre, éloigné de révoquer en doute. J'ai soutenu avec beaucoup de zèle, (et, l'on me dit, avec quelque succès,) les opinions, ou si sa grace l'aime mieux, les vieux préjugés qui consolident et fixent la masse pesante de sa noblesse, de sa fortune, et de ses titres. Je n'ai négligé aucun effort pour l'empêcher de retomber, lui et eux, à ce funeste abîme auquel la faction française (que sa grace combat au moins, si toute-fois elle ne s'y prostitue pas) travaille sans relâche à les avaler les uns et les autres. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour arrêter ces examens qu'on aime tant à faire aujourd'hui de l'origine des fortunes de ceux qui possèdent des biens considérables, sans mérite apparent qui leur soit propre. J'ai tendu tous les ressorts de mon ame pour maintenir le Duc de Bedford dans la seule position où il me soit supérieur. Votre seigneurie a vu l'usage qu'il a fait de cette seule prééminence que le hasard lui a donnée sur moi.

Mais supposons que ce soit vertu de sa part. Admettons qu'il y ait de la vertu dans le bon choix de cette rigueur dont je suis l'objet; eh bien! Il n'en est pas moins vrai de dire que toute vertu n'est pas également bonne dans tous les tems et chez tous les hommes. Sans doute, il y a des crimes qui, à tou-

tes les époques de notre vie, doivent exciter chez nous une haine généreuse; des crimes qui provoquent l'indignation de la justice, et qui appellent une poursuite vigoureuse: mais toutes les choses qui regardent ce que j'ose appeller une police morale de précaution, toutes les choses qui ne sont que rigoureuses, dures, et du ressort de la censure, les anciens moralistes dont les préceptes ont formé la base de mon éducation, ne les auraient jamais cru devoir être le meilleur modèle des vertus favorites des jeunes gens de qualité. Ce qui aurait été très-bien chez l'honnête et sévère Caton l'ancien; ce qui chez lui, eût attiré un respect mêlé de terreur, aurait été en quelque sorte déplacé chez les jeunes Scipions, l'ornement de la noblesse Romaine, à la fleur de leur âge. Mais les tems, la morale, les maîtres, les écoliers, tout a subi une révolution complète. Oh! la vil<sup>e</sup> et méprisable école que cette nouvelle académie française des Sans-Culottes! Un homme sage n'y trouve rien à apprendre!

Quelle que puisse être la vogue de cette nouvelle école, je me flatte encore que les parens de la génération naissante se contenteront de ce que l'on enseigne à leurs enfans à Westminster, à Eaton et à Winchester. J'aime aussi à espérer qu'aucun noble, qu'aucun gentilhomme de ce pays ne songera à achever aux cours de M. Thelwall, les études qu'il n'aura pas terminées dans nos vieilles universités. J'appliquerois volontiers à Lord Grenville et à M. Pitt pour devise ce que l'on disait de je ne sais quel censeur, prêteur, ou tout autre magistrat Romain, qui en vertu d'un sénatus-consulte, ferma certaines académies de Rome,

*Claudere ludum impudentiae jussit.*



Il n'est pas un père de famille honnête dans le Royaume qui ne se réjouisse de l'arrivée de semblables vacances dans de telles écoles, et qui ne desire que ces vacances durent longtemps.

L'état effrayant de la conjoncture actuelle est, bien plus que ma propre justification, ce qui me met aujourd'hui la plume à la main et ce qui dirigera tout ce que je ferai ou dirai par la suite. Peu importe au monde, ce que moi, ou même le Duc de Bedford deviendrons. Quand je dis lui ou moi, vous concevrez aisément, Milord, que je ne joins nos deux noms que comme un véhicule pour faire passer mes opinions sur des objets qui sont bien plus dignes de votre attention. Si j'ai besoin d'excuse, c'est lorsque je m'attache ainsi à mon premier sujet apparent, et non pas lorsque je m'en écarte: je demande donc pardon à votre seigneurie d'en revenir à mon sujet principal, après cette courte digression, en vous assurant néanmoins que je ne perdrai jamais entièrement de vue aucune des choses dont des gens plus habiles que moi pourront tirer quelque avantage.

Le Duc de Bedford se voit obligé d'appeler l'attention de la chambre des Pairs, sur la gâche que sa majesté m'a accordée; grâce qu'il regarde comme excessive et hors des bornes fixées.

Je ne sais pas comment cela s'est fait, mais il semble en vérité que, tandis que sa Grâce réfléchissait à la censure qu'elle projetait contre moi, elle est tombée dans une sorte d'assoupissement. Si le divi

Homage, conseille quelque fois, le duc de Bedford  
 que bien rêver; et comme ses songes (même ses son-  
 ges dorés), sont sujets à être très-inoctreux, sa  
 Grace m'a réservé personnellement pour l'objet de ses  
 reproches, et il est allé chercher le sujet de ses griefs  
 contre moi dans une concession à peu près semblable  
 aux concessions faites par la Couronne à sa propre  
 famille. — *Et voilà comme il va!* Il a parfaitement  
 raison en indulgisant ainsi les choses. Les conces-  
 sions faites à la maison de Russell, ont été si énor-  
 mes, que non seulement elles sont un outrage aux  
 lois de l'économie mais même qu'elles outrepassent  
 tout outrage. Le duc de Bedford est un nouveau  
 Législateur pour les opinions de la Couronne.  
 Il est assés bon le point des faveurs dont il jouit;  
 il agit en pleine eau, dans l'océan de la bonté royale.  
 Tout bien qu'il ait, quelque grand que soit la sur-  
 face sur laquelle il marche, cependant, ce n'est cepen-  
 dant qu'un crime. Ses vices, ses négatives, ses  
 fautes, ses crimes, tous les vices par lesquels  
 on tombe à l'économie et simple balaine, il lance un  
 torrent d'inventives contre son origine, en se cou-  
 vrant de leur écume . . . tout ce qui lui appartient,  
 tout ce qui l'honore, vient du prince. Est-ce donc  
 à lui à mettre en question la dispensation des faveurs  
 royales?

Je ne sais en vérité comment établir aucune espèce  
 de parallèle entre les services publics de sa Grace, qui  
 justifient les concessions dont il jouit, et ceux de mes  
 services qu'on a bien voulu récompenser par les faveurs  
 qui ont tellement excité son mécontentement. Je n'ai

pas du tout l'honneur de connaître particulièrement le noble Duc. Mais je dois présumer, et je le fais sans peine qu'il mérite l'amour et l'estime de tous ceux qui vivent avec lui. Mais quant à nos services publics, ne serait-il pas cent fois plus ridicule à moi de me comparer en rang, en fortune, en origine brillante, en jeunesse, en force, en beauté avec le Duc de Bedford, que de chercher à établir un parallèle entre ses services, et les efforts que j'ai faits, pour être utile à mon pays. Dire qu'il a quelque mérite public qui soutienne l'idée des services par lesquels ses énormes pensions territoriales ont été obtenues ne serait pas même une adulation grossière, ce serait une ironie impertinente : mes titres, à moi, quels qu'ils soient, sont originaux, ils me sont personnels; les siens lui ont été dévolus par autrui. C'est son ayeul qui a été le pensionnaire primitif, c'est lui qui a amassé ce fonds inépuisable de mérite qui rend sa grâce si délicate et si chatouilleuse sur le mérite de tous les autres concessionnaires de la couronne. S'il m'avait laissé tranquille, j'aurais dit : « c'est sa propriété, cela suffit. Elle lui appartient en vertu de la loi; je n'ai rien à démêler dans l'histoire du propriétaire ni de sa fortune. De son côté, il aurait dû dire naturellement : « c'est la fortune de cet homme. Il vaut autant aujourd'hui que mon ayeul vulgaire il y a deux cent cinquante ans. Je suis un jeune homme avec de vieilles pensions; lui, c'est un vieillard avec de jeunes pensions; voilà tout. »

Pourquoi sa Grace, en m'attaquant, vient-elle me forcer malgré moi à comparer mon faible mérite, avec celui qui jadis valut à ses ancêtres de la part de la



couronne, ces dons, ces profusions si étonnantes au moyen desquelles il foule aux pieds l'humble médiocrité de l'homme laborieux? J'aurais consenti sans cela, à l'abandonner au collège des généalogistes, que la philosophie des *sans-culottes* (bien plus orgueilleuse que tous les hérauts et rois d'armes qui se sont jamais pavés dans une procession d'aristocrates et de despotes, ainsi que les appellent les amis de sa grâce) que la philosophie, dis-je, des *sans-culottes* méprise, outrage et abolit. Ces historiens, ces greffiers, ces blasonneurs de vertus et d'armoiries, diffèrent étrangement de cette autre espèce d'historiens qui n'attribuent jamais aucun acte politique à un bon motif. Ces doux historiographes, au contraire, semblent ne tremper leurs plumes que dans le lait et le miel. Ils ne cherchent jamais le mérite plus loin que dans le préambule d'une lettre-patente ou dans l'inscription d'un tombeau. Pour eux, un homme, du moment qu'il est créé, pair, est de prime abord un héros tout taillé. Ils jugent de l'aptitude d'un homme pour les emplois par les emplois mêmes qu'il a remplis, et plus ils voient d'emplois, plus ils lui accordent de talents. Chez eux, tout officier général est un Marlborough; tout homme d'Etat est un Barleigh; tout juge est un Murray ou un Yorke. Ceux qui, de leur vivant, excitaient le rire ou la pitié de toutes leurs connoissances, font une aussi bonne figure que les personnages les plus recommandables, dans les livres de Guillim, Edmonson et Collins.\*)

J'abandonnerais volontiers à la plume de ces historiens, si bien disposés en faveur des grands et des

---

\*) Les *Effigies* et les *Cherins* de la Grande Bretagne.

heureux du tems, le premier Baron Russel et le premier Comte de Bedford, et l'historique de la manière dont ils méritèrent les faveurs qu'ils obtinrent. Mais l'homme qui pense, et mesure froidement et avec calme les concessions faites aux individus, ne nous permettra point d'acquiescer au jugement du Prince qui régnait lors de ces concessions. Ces faveurs sont toujours accompagnées de quelque peine pour celui qui les gagne. Ainsi donc, puisque les nouveaux concessionnaires voient les anciens leur déclarer la guerre, et qu'on ne doit plus s'en rapporter à cet égard à la parole du Souverain, ouvrons l'histoire et jettons y les yeux. Les grands hommes ont toujours du plaisir à contempler l'origine héroïque de leur maison.

Le premier pair du nom de Bedford, le premier acquéreur des concessions accordées à sa maison, fut un M. Russel, personnage d'une ancienne famille, lequel dut son élévation au bonheur qu'il eut d'être un des favoris de Henry VIII. Comme il y a toujours, généralement parlant, quelque analogie de caractère dans ces sortes de relations, le favori était, selon toutes les apparences, très ressemblant à son maître. La première de ces concessions immodérées ne fut point prise sur l'ancien domaine de la couronne, mais sur les confiscations récentes qui venaient d'être faites à l'ancienne noblesse du pays. Le Lion ayant sucé le sang de sa proie en jeta les restes au magot de service chez sa Majesté Léonine. Après avoir goûté de la chair de confisqué, les favoris devinrent âpres à la curée et féroces. La première concession de ce digne favori fut prise sur les biens de la noblesse laïque. La

seconde, enchérissant infiniment sur l'énormité de la première, provint du pillage de l'église. En vérité sa grâce a raison dans son aversion pour une faveur comme celle que j'ai reçue, car elle diffère bien essentiellement des siennes, dans la forme et dans le fonds.

La mienne provient d'un Souverain gracieux et bienfaisant; les siennes lui viennent d'Henry VIII.

La mienne n'a point eu son principe dans le massacre d'aucun homme innocent et d'un rang illustre,<sup>\*)</sup> ni dans le pillage d'aucune corporation de gens qui n'avaient fait de mal à personne. Les siennes, au contraire furent prises dans une masse, dans un fonds consolidé, si je puis m'exprimer ainsi, de jugemens injustement légaux, et de possessions abandonnées volontairement par leurs propriétaires légitimes, le gibet à leurs portes.

Le titre du concessionnaire, de qui il tire son origine, fut d'être l'instrument actif et avide d'un tyran niveleur, qui opprimait toutes les classes de son peuple, mais qui s'acharnait plus particulièrement encore contre tout ce qui était grand et noble. Mon titre à moi, a été de faire tous mes efforts pour sauver de l'oppression toutes les classes de mes concitoyens et des autres membres de la société, et par dessus tout de défendre de tout mon pouvoir les personnages d'un rang élevé qui sont les plus exposés à la jalousie, à l'avarice, et

---

<sup>\*)</sup> Voyez l'histoire de la triste catastrophe du Duc de Buckingham. Temp. Henri 8.



a l'envie, dans les tems désastreux où soit les princes, soit les chefs et les démagogues exercent des conisations.

Le titre du concessionnaire primitif des pensions de sa grace fut de prêter la main à un Prince, qui pillà dans son tems une partie des biens de l'Eglise de son pays, et d'en partager les dépouilles avec lui. Le mien a été de défendre l'ensemble de l'Eglise nationale de mon tems et de mon pays, et l'ensemble des églises nationales de tous les pays, contre les principes et les exemples qui d'abord mènent au pillage des biens ecclésiastiques, puis au mépris de tous les titres, puis au pillage de toutes les propriétés, et de là à la désolation universelle.

Le titre primitif de la fortune de sa Grace fut d'être le favori et le premier conseiller d'un prince qui ôta toute liberté à son pays natal. Moi, j'ai constamment travaillé à assurer la liberté des Citoyens de a grande cité où j'ai pris naissance, de quelques classes et dénominations qu'ils fussent. Mon titre à moi, a été de défendre avec vigilance et sans relâche chacun des droits, privilèges et franchises de mon pays adoptif, de celui qui est le plus cher à mon cœur, celui pour lequel mes affections sont le plus concentrées, de la Grande Bretagne enfin, et de conserver ces droits non seulement dans le siège de cet empire, mais encore chez toutes les nations, dans tous les pays, dans tous les climats, langages et religions du vaste domaine qui reste sous la protection de la Couronne Britannique et du domaine plus vaste encore qu'elle possédait autrefois.

Les titres de son ayeul furent d'appeller la pauvreté, la dépopulation et la misère sur son pays et d'employer les plus vils talens à servir ainsi son maître en faisant sa propre fortune: les miens ont été d'encourager sous un Prince bienfaisant, le commerce, les manufactures et l'agriculture de son Royaume; fonctions nobles et patriotiques dont Sa Majesté donne le premier exemple à ses peuples, en employant ses amusemens au bien de sa patrie, et ses momens de loisir à en perfectionner les productions et les arts.

Les titres de son auteur furent ceux d'un simple et obscur gentilhomme, élevé par des intrigues de cour, et la protection d'un Wolsey à la dignité d'un haut et puissant Lord. Son mérite, en ce grade, fut de pousser un tyran à l'injustice et par là de provoquer un peuple à la révolte. Mon mérite à moi, a été de donner l'éveil à la partie sage de la nation, afin quelle pût se mettre sur ses gardes contre un ou plusieurs seigneurs, puissants, ou contre toute association combinée de meneurs d'aucun genre que ce fût, s'ils avaient cherché à parvenir au même but par une marche contraire, c'est-à-dire, en excitant à la révolte une populace corrompue, et en amenant ainsi une tyrannie encore pire que celle dont l'ayeul de sa Grâce fut complice et dont il profita comme nous le voyons dans l'histoire du despotisme de Henry VIII.

Le mérite politique du pensionnaire primitif de la maison de sa Grâce, fut d'être un des conseillers, et un des exécuteurs d'un traité de paix déshonorant avec la France, et de rendre la forteresse de Boulogne, alors notre

poste avancé sur le continent. Par cette reddition, Calais, la clef de la France, place importante par la quelle nous tenions en bride cette puissance inquiète, fut perdu pour nous à tout jamais, peu d'années après. Mes titres à moi, ont été de résister à l'orgueil et à la puissance de la France, sous toutes les formes de son gouvernement, mais sur-tout de m'y être opposé avec un redoublement de zèle et d'empressement lorsque cette forme de gouvernement a paru être la plus mauvaise que le génie du mal pouvoit lui donner. J'ai travaillé de tout mon pouvoir à allumer, dans la chambre où j'avais l'honneur de siéger, le désir de faire avec rigueur, promptitude et fermeté la guerre manifestement la plus juste et la plus raisonnable que l'Angleterre ou toute autre nation au monde ait jamais faite. J'ai ainsi travaillé à arracher mon pays au sceptre de fer de la France et à la contagion encore plus redoutable de ses principes ; à conserver purs et sans tache aussi longtems qu'ils peuvent l'être l'antique intégrité naïve, la bonne nature et la bonne humeur du peuple d'Angleterre, et à les sauver de cette peste effroyable qui, commençant en France, menace de dévaster et le monde moral tout entier et même, à un certain point, le monde physique, ainsi qu'elle l'a déjà fait dans le foyer où sa malignité s'exerce avec le plus d'intensité.

Les travaux de l'yeul du noble Duc méritaient les malédictions, non de bouche, (il y auroit eu trop de danger à les laisser éclater) mais bien de coeur et d'ame de la part des communes d'Angleterre, sur lesquelles son maitre et lui avaient effectué une *réforme parlementaire complète*, en les rendant par leur humiliation et leur



servitude, les représentans véritables d'un peuple avili et anéanti. Mes titres à moi, ont été d'avoir eu une part très-active, quoique sans ostentation, dans tous les actes passés de mon tems sans en excepter un seul, qui ont été d'une utilité constitutionnelle incontestable, et d'avoir soutenu en toutes les occasions, l'autorité, l'action et les privilèges des communes de la Grande Bretagne. J'ai terminé mes services en faisant enrégistrer sur leurs journaux un développement raisonné de leurs droits constitutionnels, ainsi qu'une défense de leur conduite constitutionnelle. J'ai travaillé en tout à mériter leur approbation intime, et j'ai eu la satisfaction (de concert avec les compagnons de mes plus pénibles et de mes plus utiles travaux) d'en recevoir des remerciemens publics, francs, loyaux et solennels.

Tel est le tableau de comparaison, le bilan des titres du duc de Bedford aux bienfaits de la Couronne, et des miens. Au nom du sens commun, pourquoi le duc de Bedford croirait-il qu'il n'y a que la maison de Russell qui doive avoir des titres aux faveurs de la Couronne? Pourquoi imaginerait-il que nul Roi d'Angleterre n'a été capable de juger du mérite d'un de ses sujets que Henry VIII. Je lui en demande bien pardon, mais il se trompe un peu, s'il croit que toutes les vertus ont fini avec le premier Comte de Bedford. Toutes les lumières n'ont pas été éteintes lorsque son auteur a fermé les yeux. Qu'il se relâche de sa rigueur, en évaluant chez les autres le mérite et la récompense, et l'on ne fera pas de recherche sur l'origine de sa fortune. On regardera avec moins de mécontentement, et lui même contempera avec infiniment plus d'avantage, tout

ce qui, dans la généalogie de sa fortune, a été adouci par une longue suite d'années de possession, par un courant de générations qui a fait oublier ce qu'il y avait d'acide et de ferrugineux dans leur source. Il y a peu de doute que plusieurs de ses ancêtres, dans cette longue suite, n'aient dégénéré de cette source, et qu'ils n'aient suivi les sentiers de l'honneur et de la vertu. Que le Duc de Bedford rejette donc avec indignation et horreur (et je suis sûr qu'il le fera) les conseils de ces orateurs complaisans, de ces perfides suppôts d'avarice et d'ambition, qui lui font espérer qu'il trouvera parmi les troubles de son pays une nouvelle fortune pareille à celle qu'il possède déjà, dans les confiscations d'une autre noblesse et le pillage d'une autre église. Qu'il emploie (et je suis sûr qu'il le fera) qu'il emploie, dis-je, toute l'énergie de sa jeunesse, et les ressources de son opulence, pour anéantir des principes de rébellion qui n'ont aucun fondement en morale et des mouvemens de révolte qu'aucune tyrannie n'a provoqués.

Alors on oubliera les rébellions que son ayeul avait provoquées et étouffées, par une douloureuse priorité de crimes. En voyant une conduite semblable chez le noble Duc, plusieurs de ses compatriotes pourraient, avec une espèce de justice, se livrer à tous les excès de la reconnaissance, et s'écrier de ton bardi de quelques-uns des anciens Bardes : Que si les destins n'avaient pas trouvé d'autre moyen \*) de pouvoir donner un duc de Bedford et sa fortune pour loquens à un mon-

\*) Ar si non allam venturo l'era Nerone etc.

de chancelant," alors on pourrait tolérer le massacre du duc de Buckingham, alors on pourrait même regarder ce meurtre avec plaisir, puisqu'on verrait dans l'héritier des confiscations, le consolateur compatissant des victimes des confiscations actuelles; puisqu'on le verrait avec admiration tendre une main secourable à la vertueuse et loyale noblesse de France, et défendre avec fermeté la cause de ses frères, les nobles et gentils-hommes de son pays natal. Alors le mérite de sa grace remis au creuset serait refondu à neuf, et sortirait pur et brillant de dessous le balancier de l'honneur: il pourrait à son gré reporter cet honneur sur ses prédécesseurs, ou le réfléchir sur ceux qui doivent lui succéder. Il serait, selon qu'il jugerait à propos, la branche ou la racine d'un trône honoré.

Ah! s'il avait plu à la providence de me conserver l'espoir, qu'elle m'avait accordé d'une postérité, j'aurais été aussi moi selon ma médiocrité et la médiocrité du siècle dans lequel je vis, j'aurais été le chef d'une famille; j'aurais laissé après moi un fils qui ne se serait point montré inférieur au duc de Bedford, ni à aucun des ancêtres de sa grace, sous aucun des rapports qui font distinguer le mérite personnel, en science, en tradition, en génie, en goût, en honneur, en générosité, en délicatesse, en humanité, en un mot dans tous les talens aimables et les sentimens qui appellent l'estime. Bientôt il n'eût plus resté à sa grace de motif plausible pour attaquer cette passion qui appartenait bien plus aux miens qu'à moi-même. Il n'aurait plus existé de vuide, ni de disproportion; la mesure du mérite eût été comblée; mon fils eût tout rem-



pli; tout eût été dans l'ordre. Mon successeur n'eût pas été obligé de chercher en moi ni dans sa généalogie, un fonds mort de mérite. Il avait en lui-même une impulsion assez vive, un ressort assez actif pour tout ce qu'il y a de noble et de généreux. Chaque jour de sa vie, il eût acquitté le bienfait de la couronne et dix fois plus encore, si le bienfait avoit été dix fois plus considérable. Déjà il étoit homme public, et dans la place qui lui avoit été confiée, il ne connoissoit de jouissance que l'accomplissement de ses devoirs. Dans des circonstances aussi pressantes que les circonstances actuelles la perte d'un homme accompli, n'est pas aisément remplacée.

Mais il a plu à celui à qui rien ne peut résister, à celui dont il ne nous appartient pas de contester la sagesse, d'en ordonner autrement; (et il en a ordonné ainsi sans doute pour le mieux, quelque chose que puisse me suggérer à cet égard ma plaintive faiblesse.) L'orage a fondu sur ma tête, et j'ai été renversé comme un de ces vieux chênes que les derniers ouragans ont brisés et éparpillés autour de mon habitation: je suis dépouillé de tous mes honneurs, je suis brisé jusques dans mes racines, et je reste étendu sur la poussière. Ainsi gisant et prostré, je reconnais de toute la sincérité de mon âme la justice divine et je m'y soumets autant qu'il est en moi. Mais tandis que je m'humilie ainsi devant la main de tout, je ne sache pas qu'il soit défendu de repousser les attaques d'hommes injustes et inconsidérés. La patience de Job a passé en proverbe. Après quelques combats contre l'invincibilité naturelle des passions, il se soumit et se

repentit dans la pousière et dans les cendres. Mais pourtant, je ne le vois point blâmé dans l'écriture pour avoir repris, même en termes assez durs, ces voisins malveillans qui venaient le visiter sur son fumier et lui faire des leçons morales, économiques et politiques sur sa misère. Je suis seul; je n'ai personne pour parler à ma porte à mes ennemis. Certes, Milord, ou je me trompe fort, ou je ne donnerais pas dans cette cruelle conjoncture, une obole pour tout ce qu'on appelle dans le monde honneur et renommée. Ce n'est pas là le goût de beaucoup de gens, je le sais; mais c'est un luxe, un privilège, pour ceux qui sont à leur aise. Nous sommes tous les uns et les autres faits pour fuir la honte, de même que pour éviter la peine, la pauvreté et la maladie. C'est une affaire d'instinct, et l'instinct, guidé par la raison, est toujours juste. Je vis dans un ordre interverti. Ceux qui auraient dû me succéder ont fini avant moi. Ceux qui auraient formé ma postérité me tiennent lieu d'ancêtres. Je dois au parent le plus cher, qui vivra jamais dans ma mémoire, l'acte de piété qu'il aurait rempli pour moi. Je lui dois de démontrer qu'il n'était pas descendu, ainsi que le duc de Bedford le prétend, d'un mauvais père.

La Couronne m'a récompensé après de longs services; la couronne a payé par anticipation le duc de Bedford. Il y a long-temps qu'il jouit de fortes avances pour tous les services qu'il pourra rendre par la suite: qu'il les rende ou qu'il ne les rende pas, il est à l'abri de toute inquiétude sur la dette qu'il a contractée. Mais qu'il prenne garde de mettre en danger la

gîreté de cette même constitution qui lui assure, ou l'utilité dont il peut être, ou l'insignifiance dans la quelle il voudra croupir; qu'il prenne garde aussi de décourager ceux qui prennent les armes (même de faibles armes) pour la défense d'un ordre de choses qui, semblable au soleil du ciel, luit sur les bons et les méchants. Ses concessions sont écrites ou entées, ou gravées sur la loi publique de l'Europe, protégée par la sanction redoutable des siècles; elles sont gardées par les règles sacrées de la prescription, règles puisées dans ce trésor abondant de jurisprudence dont nous avons successivement enrichi et fortifié la maigreur et la pénurie de notre loi municipale. J'ai participé moi-même (et non pas peu), à porter à sa perfection cette loi des prescriptions. \*) Le duc de Bedford restera aussi long-temps que cette loi existera; aussi long-temps que les grandes et immuables lois de la propriété qui nous sont communes avec toutes les autres nations civilisées, seront conservées dans leur intégrité, et sans le plus petit mélange des lois, maximes, principes et usages de la grande Révolution: Elles sont à l'épreuve de tous les changemens, excepté un seul. L'ensemble du système révolutionnaire, ses instituts, son digeste, son code, son texte et ses commentaires, non seulement ne ressemblent en rien à cette loi, mais il en est directement l'opposé; il est fondamentalement l'opposé de toutes les lois sur lesquelles les bases de la société civile ont été posées depuis le commencement du monde, dans tous les gouvernemens. Les habiles professeurs des droits de

---

\*) L'Acte de sir George Saville appelé l'Acte Nullum tempus.



l'homme, regardent la prescription, non pas comme un titre pour arrêter toute réclamation contre une ancienne possession, mais ils regardent au contraire la prescription comme un titre contre le possesseur ou le propriétaire. Ils soutiennent qu'une possession immémoriale n'est autre chose qu'une longue injustice, une injustice qui, conséquemment, s'est aggravée en raison de sa durée.

Telles sont leurs idées, leur religion et leurs lois. Mais quant à notre patrie, et à nos enfans, aussi long-tems que la structure bien cimentée de notre Église et de l'État, le sanctuaire, le saint des saints de notre ancienne loi, défendus par le respect, défendus par la puissance, forteresse et temple à la fois, resteront intacts, assis sur les sourcils \*) de la Jérusalem Britannique, aussi long-tems que la Monarchie Britannique, également limitée et garantie par les ordres de l'État, semblable au donjon Royal de Windsor, s'élevant fièrement dans les airs, beau de ses proportions majestueuses, et noblement entouré de la double ceinture de ses tours et de ses créneaux antiques; aussi long-tems que cet imposant édifice dominera et protégera le pays qui lui est soumis, aussi long-tems les digues et les levées des fertiles plaines et des gras pâturages du comté de Bedford n'auront rien à craindre des hâches révolutionnaires des nivelleurs français. Aussi long-tems que notre souverain Seigneur le Roi, et ses fidèles sujets les Lords et les communes de ce

---

\*) Templum in modum arcis. — Texte sur le temple de Jérusalem.

Royaume, triple cable qu'aucune force humaine ne peut rompre, gage solennel de la nation; cautionnement constitutionnel et confirmé par la sainteté des sermens; garantie solide de l'existence et des droits des uns et des autres; sécurité solidaire des places, des ordres, des qualités, des propriétés, et des dignités de tous; aussi long-tems que tout cela subsistera, aussi long-tems le Duc de Bedford sera en sûreté, et nous serons tous en sûreté ensemble: les grands seront à l'abri des morsures de l'envie et des spoliations de la rapacité; et les petits n'auront rien à craindre de la main de fer de l'oppression, ni des ruades insolentes du mépris. Amen! Ainsi soit-il; et ainsi sera-t-il.

*Dum domus Aeneae Capitolii immobile Saxum  
Accolet; Imperiumque patet Romanus habebit.*

Mais nous périrons tous, mais nous serons tous enveloppés dans la ruine commune, si l'invasion affreuse du tumulte français accompagnée de ses droits sophistiques de l'homme pour fausser le jugement, et de son glaive pour faire pencher la balance en sa faveur, est introduite dans nos murs par une populace égarée, et mise en avant par des personnages orgueilleux et élevés, eux mêmes aveuglés par l'ambition ou enivrés par le fanatisme. Si la grande tempête souffle sur nos côtes, elle jettera sur le rivage indistinctement et les coquillages et les baleines. Sa grace ne survivra pas d'une année au pauvre concessionnaire qu'il méprise aujourd'hui. Si les grands pensent trouver leur sécurité dans la reconnaissance des services qu'ils rendent à cette cause française, c'est pousser la folie au-delà de la permission même qu'on est convenu d'accorder aux

puissants de ce monde de déraisonner à un certain point. Si sa grace est un de ceux dont les révolutionnaires essayent de faire leurs prosélytes, il faut qu'il prenne bien garde au caractère de la secte dont il est invité à épouser les principes; chez eux, l'insurrection est le plus sacré des devoirs révolutionnaires envers l'état. L'ingratitude pour les bienfaiteurs est la première des vertus révolutionnaires. L'ingratitude forme en effet à elle seule leurs quatre vertus cardinales fondues et amalgamées en une seule, et il l'appercvra dans tout ce qui est arrivé depuis le commencement de la révolution philosophique jusqu'à cette heure. S'il réclame le mérite d'avoir rempli le devoir de l'insurrection contre l'ordre dans le quel il vit (ce que Dieu l'empêche de jamais faire) le mérite des autres sera de remplir le devoir de l'insurrection contre lui. S'il allègue comme un de ses titres, (ce qu'encore une fois Dieu l'empêche de faire, et je ne soupçonne pas qu'il le fasse) s'il allègue son ingratitude envers la Couronne pour la création de sa famille, d'autre allégueront leurs droits et leur devoir de le payer en nature. Ils riront de ses parchemins et de leurs sceaux. Ses titres seront arrachés avec le reste de ses volumineuses archives, et brûlés au son de l'air *ca-irè*, dans les cours de l'Hôtel de Bedford devenu la maison *Egalité*.

Suis-je à blâmer, si j'essaie de reconnaître les reproches hostiles de sa Grace par un avis amical? Puis-je être blâmé de lui indiquer de quelle manière il sera vraisemblablement traité, si la secte des philosophes cannibales de France convertit à ses principes



une partie considérable du peuple de ce pays-ci, et s'ils conquèrent, par la force réunie de leurs armes et de leur doctrine, ce gouvernement auquel sa grace ne me paraît pas donner toute l'aide que sa propre sécurité exige? Il est certainement à propos que lui et ceux qui lui ressemblent connaissent le véritable génie des gens de cette secte, ce que sont leurs opinions; ce qu'ils ont fait; quels, sont ceux qu'ils ont attaqués; et ce que sans doute ils feront par la suite, si l'on doit former des présages d'après les dispositions et les actions des hommes. Il doit savoir, qu'ils ont juré." (Et c'est le seul engagement qu'ils tiendront jamais,) d'aider tous ceux de ce pays-ci qui ont quelque ressemblance avec eux et qui croient, en cette qualité, que tout le devoir de l'homme corrompt à détruire. Ils sont une branche méralliée et décriée de la maison de Nimrod: ce sont les chasseurs naturels du Duc de Bedford, et il est leur gibier naturel. Il s'endort dans une sécurité profonde par ce qu'il ne réfléchit pas profondément. Eux au contraire sont toujours vigilans, actifs, entreprenans, et quoique fort éloignés de ces connaissances qui rendent les hommes estimables ou utiles, cependant leurs meneurs ne sont pas peu instruits ni insuffisamment pourvus de moyens et de ressources pour opérer le mal. Tout est nouveau dans la révolution française; et le défaut de préparatifs pour aborder un mal si peu attendu, rend tout dangereux: jamais, avant l'époque actuelle, un assemblage de gens de lettres, n'avait été transformé en une bande de voleurs et d'assassins. Jamais, jusqu'ici, une caverne de brigands et de meurtriers, n'avait pris le ton et le costume d'une académie de philosophes.

Qu'il me soit permis de dire à sa grâce qu'une réunion de caractères semblables, toute monstrueuse qu'elle paraît, n'est pas faite pour produire des ennemis méprisables. Mais s'ils sont formidables comme ennemis, ils ne sont pas moins terribles comme amis. Les propriétaires en France, se flant dans une force qui semblait être irrésistible parcequ'elle n'avait jamais été mise à l'épreuve, négligèrent de se préparer à combattre leurs ennemis avec leurs propres armes. On les a trouvés dans la position où étaient les Mexicains, lorsqu'ils furent attaqués par les chiens, la cavalerie, le fer et la poudre à canon d'une poignée d'hommes barbus qu'ils ne savaient pas exister au monde : c'est une comparaison que quelques personnes ont déjà faite et elle est juste. En France, on avait ses ennemis dans ses propres maisons, ou les avait même à côté de soi, mais on n'avait pas la sagacité de distinguer leur caractère sauvage. Ils semblaient doux et même caressans. Ils ne parlaient que de la *douce humanité* ; ils ne pouvaient pas supporter la punition que les lois les plus douces infligent aux plus grands criminels. La plus légère rigueur de la justice leur donnait des maux de nerfs. La seule idée que la guerre existait au monde-troublait leur repos. La gloire militaire n'était autre chose pour eux qu'une brillante infamie. A peine voulaient-ils entendre parler du droit de défense personnelle, et ils limitaient tellement ce droit que son effet était réduit à rien : et tout cela, tandis qu'ils méditaient les confiscations que nous avons vues ; si quelqu'un avait dit à ces malheureux nobles et gentilshommes comment et par qui serait renversé le grand édifice de la monarchie française sous lequel

ils avaient fleuri, ils n'auraient pas regardé cet homme d'un oeil de pitié comme un visionnaire mais ils lui auraient tourné le dos comme à un mauvais plaisant.

Cependant nous avons vu ce qui est arrivé. Les personnes qui ont souffert de la philosophie cannibale de France sont si semblables au Duc de Bedford, qu'il nous est impossible d'y découvrir aucune différence, si ce n'est que sa grace ne parle probablement pas tout-à-fait aussi bon français qu'eux: plusieurs d'entr'eux avaient des titres aussi pompeux que lui, et étaient d'une race également illustre; quelques uns avaient des fortunes aussi considérables; plusieurs d'entr'eux, soit dit sans vouloir décrier le Duc de Bedford, étaient aussi sages, et aussi vertueux, aussi lians, aussi bien élevés et aussi hommes d'honneur qu'il l'est. Et ils ajoutaient encore à tout cela la réserve naturelle à la profession militaire, profession dont l'essence est de rendre les hommes un peu plus prudents, que ceux qui n'ont à s'occuper de rien autre chose que de la jouissance tranquille de possessions non troublées. Mais leur sécurité a fait leur perte, ils ont été mis en pièces par la tempête, et nos rivages sont couverts, des débris de leur naufrage. S'ils s'étaient mis en garde contre la possibilité d'un tel événement, cet événement ne serait jamais arrivé.

J'affirme à sa grace que si je lui expose les projets de ses ennemis, d'une manière qui pourra lui paraître burlesque et impossible, je ne lui dis rien qui ne soit arrivé exactement et de point en point, pas plus loin qu'à vingt-quatre miles de nos rivages. Je lui



affirme que la faction françoise, plus encouragée que d'autres ne sont avertis, par ce qui arrive en France, le regarde lui et ses possessions territoriales, comme un objet de curiosité et de rapacité. Il est fait exprès pour eux sous tous les rapports de leur double caractère. Comme voleurs, c'est pour eux un noble butin: comme spéculateurs, c'est un sujet glorieux pour l'application de leur philosophie expérimentale. Il fournit matière à une analyse étendue, dans toutes les branches de leur science géométrique, physique, civile et politique. Ces philosophes sont des fanatiques; indépendamment de l'intérêt qui les rendrait beaucoup plus traitables s'il opérait seul, ils se portent tête baissée avec une telle fureur à toutes les entreprises désespérées, qu'ils sacrifieraient tout le genre humain à la plus petite de leurs expériences. Je suis plus capable d'approfondir leur caractère que le noble Duc ne peut l'être. J'ai vécu longuement et diversement dans le monde. Sans avoir en moi-même des prétentions considérables à la littérature, j'ai aspiré à l'amour des belles lettres. J'ai eu pendant grand nombre d'années des habitudes avec ceux qui les professaient. Je puis estimer d'une manière passable ce qui peut vraisemblablement résulter d'un caractère qui pour la fortune et la réputation dépend principalement des connaissances et du talent; je puis l'estimer, dis-je, aussi bien dans son état de maladie et de dépravation, que dans son état naturel, et dans son état de santé. Des hommes ainsi formés et accomplis sont les plus beaux dons que la providence ait fait au monde, mais lorsqu'ils ont une fois secoué la crainte de Dieu, ce qui n'est arrivé que trop souvent dans tous les siècles, et la crainte des hommes, comme

aujourd'hui; et lorsque dans cet état, ils viennent à s'entendre les uns et les autres, et à agir en corps, il ne peut jamais sortir de l'enfer une calamité plus effrayante pour châtier l'humanité, on ne peut rien concevoir de plus dur que le cœur d'un métaphysicien parfait; il se rapproche plus de la malignité froide d'un esprit méchant, que de la faiblesse et des passions d'un homme; il est comme le principe du mal lui-même, un mal incorporé, épuré, raffiné, sans lie et sans mélange: il n'est pas aisé de déraciner l'humanité du cœur humain: ce que Shakespeare appelle *les visites secrètes des remords*, ne fait entendre quelque fois à leur cœur et proteste contre leurs spéculations meurtrières: mais ils ont des moyens de composer avec la nature. Leur humanité n'est point dissoute, disent ils; elle n'est seulement qu'ajournée à long terme. Ils sont prêts de déclarer que deux mille ans ne sont point un trop long terme pour le bien qu'ils projettent. Il est à remarquer qu'ils ne voient jamais de moyen d'arriver au bien qu'ils ont en vue qu'en passant par quelques maux. Leur imagination n'est pas fatiguée du spectacle des souffrances humaines durant des siècles accumulés de misère et de désolations. Leur humanité est à leur horison, et, semblable à leur horison, elle fuit toujours devant eux. Les géomètres et les chimistes apportent de leurs cabinets et de leurs laboratoires des dispositions qui les rendent bien pires que s'ils n'étaient qu'indifférens à ces sentimens et à ces habitudes qui soutiennent le monde moral. L'ambition a fondu sur eux subitement; ils en sont enivrés, et elle leur a fait perdre toute crainte des dangers qui peuvent en résulter pour les autres et pour eux. Ces philosophes ne considèrent pas

davantage les hommes dans leurs expériences que des souris dans une machine pneumatique ou dans un récipient de gaz méphitique. Quelque chose que sa grâce puisse penser de lui-même, ils ne le regardent pas lui et tout ce qui lui appartient, avec plus d'égards que les moustaches de ce petit animal à longue queue, gibier accoutumé de ces philosophes graves, insidieux et froids, à pattes de velours, aux yeux *verds*, aux ongles crochus marchant tantôt à deux pieds tantôt à quatre pattes.

Les possessions territoriales de sa grâce invitent irrésistiblement à une expérience *agraire*; elles sont une insulte directe aux droits de l'homme; elles sont plus étendues que le territoire des républiques grecques, et sont sans comparaison plus fertiles que la plupart d'entr'elles. Il y a maintenant des républiques en Italie, en Allemagne et en Suisse qui ne possèdent rien de semblable à un domaine si beau et si ample. Il y a dans le terrain de ce seul Duc de quoi fournir à sept philosophes les moyens de faire leurs expériences analytiques sur les sept différentes formes de républiques d'Harrington. Jusqu'ici ces terres, n'avaient rien produit pour les théoriciens; elles n'avaient été appropriées à rien qu'à engraisser de jeunes boeufs, à produire du grain pour de la bière et conséquemment à épaissir encore davantage l'épaisse intelligence britannique. L'Abbé Sieyès a des pigeonnières pleines de constitutions toutes faites, étiquetées, classées, numérotées, et arrangées pour toutes les saisons et pour tous les goûts: quelques unes ont le sommet en place de la base, et d'autres la base en place du sommet; quelques unes sont tout unies, d'autres ornées de broderies;



quelques unes sont remarquables par leur simplicité, d'autres par leur complication; quelques unes sont couleur de tendre, d'autres *honte de Paris*; quelques unes avec des directoires, d'autres sans directions; quelques unes avec des conseils d'anciens et des conseils de jeunes gens, d'autres sans aucun conseil du tout; il y en a où les électeurs nomment les représentans, d'autres où les représentans choisissent les électeurs; quelques unes sont affublées de longues robes, d'autres de petits manteaux; quelques unes sont en pantalons, d'autres sans culottes; quelques unes avec des conditions qui exigent une propriété de cinq shelings, d'autres sans conditions aucunes. Aussi nul amateur de constitution ne peut sortir de sa boutique sans avoir son affaire, pourvu qu'il aime des modèles de pillage, d'oppression, d'emprisonnement arbitraire, de confiscation, d'exil, de jugement révolutionnaire et de meurtre légalisé et prémédité, sous quelques formes qu'on puisse les arranger. Quelle pitié que les progrès de la philosophie expérimentale soient arrêtés par le monopole qu'exerce sa grâce! Tels sont leurs sentimens, je l'en assure; tel est leur langage, lorsqu'ils osent parler; et telle est encore leur conduite lorsqu'ils ont les moyens d'agir.

Leurs géographes et leurs géomètres ont été depuis quelque tems sans occupations; il y a quelque tems qu'ils n'ont partagé leur pays en petits carrés; cette forme a perdu les charmes de sa nouveauté; ils ont besoin de nouvelles terres pour de nouvelles expériences. Ce ne sont pas seulement les géomètres de la république qui trouvent le noble Duc intéressant pour eux; les chimistes l'ont retenu après que les géomètres auront fini avec lui: de même que les premiers ont jetté les yeux sur les

terres de sa grâce, les chimistes de leur côté ne sont pas moins épris de ses bâtimens. Ils regardent le mortier dans son état actuel comme une invention anti-révolutionnaire; mais en l'employant convenablement ils le regardent comme une chose admirable pour renverser tous les établissemens subsistans. Ils ont découvert qu la poudre à canon que l'on tire des ruines est bien plus propre que toute autre à faire d'autres ruines, et de même à infini ils ont calculé quelle quantité de nitre on pourrait extraire de l'hôtel de Bedford, de l'abbaye de Vooburn et de ce que sa grâce et ses tuteurs ont encore laissé subsister des bâties de ce fou de royaliste Inigo Jones, dans Covent-Garden. Eglises, salles de spectacle, cafés, tout est également destiné à être rasé nivelé et démoli ensemble, et leurs décombres communs, bien criblés, doivent là se cristallisant devenir un nitre bien démocratique, bien explosif et bien insurrectionnaire; leur académie *dei cimento* (par antiphrase) dirigée par Morveaux et Hassenfrats a calculé que les braves sans-culottes pourront faire la guerre contre toute l'aristocratie de l'Europe pendant une année entière, au moyen des décombres des bâtimens du Duc de Bedford. \*)

---

\*) Il n'est rien sur quoi les Meneurs de la République une et indivisible s'estiment autant que sur les opérations chimiques par lesquelles ils peuvent convertir à force d'art, l'orgueil de l'aristocratie en instrumens de destruction pour elle même; sur les opérations par lesquelles ils réduisent les magnifiques et antiques châteaux de sa noblesse décorés des titres féodaux de Ducs, Marquis et Comtes, en magasins de ce qu'ils appellent poudre révolutionnaire. Ils nous disent que jusqu'à ce moment, rien n'avait été exploité convenable-

Tandis que ces expériences s'exécuteront sur les maisons du Duc de Bedford par les Morveaux et les Priestleys, les Siéyès et le restant des législateurs analytiques et marchands de constitutions, ne seront pas moins occupés dans leurs travaux désorganiseurs à former les vases de sa grâce en assemblées primaires, en gardes nationaux, en première, seconde et troisième réquisition, en comités de recherches, en conducteurs de guillotine ambulante, en juges de tribunaux révolutionnaires, en bourreaux législatifs, en faiseurs de visites domiciliaires, en percepsurs d'emprunts forcés, et assesseurs de maximum.

Le bruit de toute cette boutique pourra dans un tems ou dans un autre réveiller le noble Duc et l'ex-

ment et d'une manière révolutionnaire. „Les châteaux forts,  
 „ces forteresses féodales dont on a ordonné la démolition,  
 „ont attiré ensuite l'attention de votre comité. La  
 „nature y avait recouvert en secret ses droits, et y avait  
 „produit du salpêtre, afin, disait-on, de faciliter l'exécution  
 „de votre décret en préparant les moyens de leur de-  
 „struction. De ces ruines qui menacent encore la liberté  
 „de la République, nous avons tiré des moyens d'opé-  
 „rer le bien, et ces masses qui ont jusqu'ici servi l'or-  
 „gueil des despotes, et protégé les complots de la Vendée,  
 „fourniront bientôt les moyens de réduire les traitres, et  
 „de comprimer les mécontents. Les villes rebelles ont  
 „aussi procuré une grande quantité de salpêtre, comme  
 „à Gray, (c'est-à-dire la noble cité de Lyon, réduite  
 „en partie en un morceau de ruines), et Toulon veut  
 „acquiescer un second tribut à notre artillerie:

(Rapport du comité de salut public du 1er Février 1794.)



citer à essayer de sauver quelque chose de toutes ces expériences philosophiques. S'il allégué que ses concessions proviennent de la couronne, il sera perdu dès le début. S'il allégué qu'il les a reçues du pillage des corporations superstitieuses, cela ébranlera d'abord un peu les révolutionnaires, parce qu'ils sont ennemis de toutes corporations et de toute religion. Cependant ils se remettront bientôt, et ils apprendront à sa grâce ou à son habile conseil, que toute propriété semblable appartient à la Nation; et que, s'il veut vivre le terme naturel d'un Citoyen (ce qui est, selon les calculs de probabilité de Condorcet, six mois terme commun) il serait beaucoup plus sage pour lui, de ne point passer pour un usurpateur des propriétés nationales. Voilà ce que les docteurs des droits de l'homme diront aux petits écoliers de la loi commune d'Angleterre.

Le génie de la philosophie n'est-il donc pas encore connu? On peut tout aussi bien croire que les rubans, insolemment posés par l'Assemblée nationale pour empêcher la canaille souveraine de forcer la retraite du malheureux Roi des Français, défendaient le jardin des Thuilleries, que d'imaginer que de semblables toiles d'araignées interposées entre les sauvages de la révolution et leur proie naturelle, opposeraient quelque résistance. Des philosophes profonds ne sont pas bardiens. De braves Sansculottes ne sont pas formalistes. Ils ne considéreront pas le Marquis de Tavistock plus qu'un Abbé de Tavistock; le seigneur de Wooburn ne sera pas plus respectable à leurs yeux que le prieur de Wooburn: ils ne feront aucune différence entre le supérieur du jardin d'un couvent de nones, ou le pro-

priétaire de tout autre jardin de convent; \*) ils ne s'embarrasseront pas le moins du monde, si son habit est long ou court; si la couleur en est violette ou bien bleue et chambois. \*\*) Leurs têtes s'occuperont peu de savoir de quelle partie de sa tête ses cheveux ont été coupés, et ils respecteront tout autant ses cheveux ronds qu'une toupie. Leur seule question, sera celle de leur *Legendre* ou de quelques autres bouchers législateurs. Comment découpe-t-il? comment dégraisse-t-il?

N'est-ce pas un phénomène bien singulier que tandis que les bouchers sans culottes, et les philosophes des boucheries prennent déjà sur ses flancs la mesure de la manière dont ils le découperont, et que semblable à ce pauvre boeuf dont nous voyons l'efflampe aux fenêtres des boutiques de Charing-cross, qui déjà de son vivant, et sans songer à mal, est partagé en alloyaux et entre-côtes et dans toutes les pièces propres à être accomodées à la sauce ou à la broche; n'est-il pas étonnant, dis-je, que dans ce moment, sa grace ne mesure moi-même, se compare avec jalousie la faveur que n'a eue la Couronne avec les mérites des défenseurs de son ordre, et que, flattant au même moment ceux qui ont le coureau à moitié tiré, le pauvre innocent,

Content jusqu'à la fin, païsse l'herbe fleurie,

Et lèche encor la main qui va trancher sa vie.

Poë.

\*) Par allusion au terrain de Covent Garden appartenant au Duc de Bedford.

\*\*) Coutume de l'opposition

Ce n'est pas vivre trop long-tems, que de vivre pour faire avec zèle et souffrir avec résignation ce que la providence daigne nous commander ou nous infliger. Mais en vérité, la vieillesse est affligée d'incommodités bien pénibles. Pas plus tard que l'autre jour, en mettant en ordre quelques effets que l'on avait apportés chez moi, lorsque je pris congé de Londres pour toujours, je jetais les yeux sur quelques beaux portraits, la plupart de personnes déjà mortes, mais dont la société faisait, dans des tems plus heureux pour moi, ma gloire et mon bonheur. Parmi ces portraits était celui de Lord Keppel; il fut peint par un artiste digne du sujet, ami excellent de cet excellent homme depuis les premiers jours de leur jeunesse, et notre ami commun, avec lequel nous vécutons longues années, sans un seul moment de refroidissement, d'humeur, de jalousie, ou de brouillerie, jusqu'à notre séparation finale.

J'ai toujours considéré Lord Keppel comme un des plus grands et des meilleurs hommes de son siècle. Je l'aimai et cultivai son amitié en raison de cela. Je le portais dans mon cœur et je pense qu'il me porta dans le sien jusqu'au dernier soupir. Ce fut après son passage à Portsmouth qu'il me donna ce portrait. Je pense qu'il éprouva en cette occasion la même amitié que j'aurais ressentie moi-même, du zèle et de l'affection inquiète avec laquelle je lui donnai mes soins au milieu de cette agonie glorieuse, de la part qu'y prit mon fils dans le premier élan, dans le premier enthousiasme de sa vertu, du pieux empressement avec lequel il s'attacha à toutes mes connexions



et de l'ardeur avec laquelle nous nous prodigâmes pour lui et caressâmes presque toutes sortes d'ennemis pour le servir; à la vérité, je partageai cet honneur avec les premiers, les meilleurs et les plus habiles personnages du royaume, mais je ne restai en arrière avec aucun d'eux. Je suis sûr que si, (à la honte éternelle de cette nation et à l'effacement total de toutes traces d'honneur et de vertu) les choses eussent pris une tournure différente que celle qu'elles prirent, je l'aurais accompagné au gaillard fatal avec autant de bonne volonté et plus d'orgueil, quoiqu'avec des sentiments bien différents, que je n'eus d'orgueil et de plaisir à partager l'effusion universelle de la joie nationale qui éclata à cet acte de justice rendu à sa vertu.

Excusez, Milord, cette inclination naturelle à la vieillesse, de discourir longuement et de s'épancher au sujet des grands hommes qui ne sont plus: à mon âge nous ne vivons que dans le passé: et totalement inhabiles à la société des hommes qui sont dans la vigueur de l'âge, nous jouissons des consolations de l'amitié (le meilleur baume de toutes les blessures) dans le souvenir de ceux que nous avons perdus pour jamais. Je ressens dans tous les momens la perte de Lord Keppel, mais je ne l'ai jamais ressentie aussi vivement que le premier jour que j'ai été attaqué dans la chambre des Lords. S'il eût vécu, cet homme respectable se fut levé de son siège, et réprimandant avec douceur son neveu le Duc de Bedford, il lui eût dit que le Prince bienfaisant qui avait honoré ses vertus, en lui confiant le gouvernement de la marine de la Grande-Bretagne et en lui accordant un siège dans le grand conseil héréditaire de son Royaume, n'avait point

accordé une faveur imméritée à celui qui avait été son ami pendant la meilleure partie de sa vie, son fidèle compagnon et son conseiller pendant ses plus rudes épreuves. Il lui eût dit que quand bien même de semblables reproches ne seraient pas déplacés chez certaines personnes, ils n'étaient pas bien sains dans la bouche de son parent. Il aurait dit à tous les gens de son rang que lorsqu'ils perdent le décorum ils perdent tout.

Ce fut ce jour-là que la perte de Lord Keppel fut une véritable perte pour moi; mais celle que le public fit en lui dans cette crise terrible est bien plus funeste encore: j'en parle d'après la connaissance profonde que j'ai de son personnel, il n'eût jamais accédé à aucun arrangement avec cette cohue populaire de la sans-culotterie de France. La bonté de son cœur, sa raison, son goût, ses devoirs publics, ses principes, ses préjugés, l'eussent éloigné pour jamais de toute liaison avec cet horrible mélange de folie, de vices, d'impiété et de crimes.

Lord Keppel avait deux patries, l'une d'extraction, l'autre de naissance. Leurs intérêts, leur gloire sont les mêmes; son génie les embrassait du même coup d'œil: sa famille était noble et hollandaise, c'est à dire qu'il appartenait à la noblesse la plus ancienne et la plus pure dont l'Europe puisse se glorifier, au milieu d'un peuple renommé par dessus tous les autres pour l'amour qu'il porte à son pays natal. Lord Keppel avait quelque chose d'altier quoiqu'il ne l'eût jamais dépeint en imitant qui que ce fut. Sa personne semblait un tronc sauvage d'orgueil sur lequel le plus tendre de tous les cœurs avait enté les vertus les plus

douce. Il faisait grand cas de l'ancienne noblesse, et il était très-porté à l'augmenter par de nouveaux honneurs. Il considérait l'ancienne et la nouvelle noblesse, non comme une excuse pour une honnête oisiveté, mais comme un aiguillon d'activité vertueuse. Il la regardait, comme une sorte de remède contre l'égoïsme et la petitesse d'esprit, sachant bien qu'un homme né dans un rang élevé n'était rien en lui-même, mais qu'il était tout dans ce qui l'avait précédé et dans ce qui devait le suivre. Il avait senti sans beaucoup d'études, mais par l'instinct sur d'un sens vrai, et par l'impulsion d'un jugement naturel, qui n'avait pas été corrompu, qu'aucune grande société ne pouvait en aucune manière subsister longtemps sans un corps de noblesse, d'une espèce ou d'une autre, décorée par des honneurs et fortifiée par des privilèges. Cette noblesse forme la chaîne qui lie toute la durée de l'existence d'une nation; sans cela, elle apprendrait bientôt, avec M. Paine, qu'aucune génération ne peut en engager une autre. Il sentait qu'aucune machine politique ne pouvait être bien composée, sans un ordre de choses qui pût faire espérer raisonnablement que pendant une certaine suite de temps, l'unité, la cohérence, et la stabilité de l'état fussent assurés. Il sentait que nulle autre chose ne pourrait protéger l'état contre la légèreté des cours et la légèreté plus grande encore de la multitude; que de parler de monarchie héréditaire, sans quelque autre chose d'héréditaire, qui maintienne le respect dans l'état, était une pure absurdité. Bonne seulement pour les détestables fops, aspirant à l'éclat, qui commencèrent à forger en 1789 la fausse monnaie de la constitution française; que c'est une objection



simiste à toutes les républiques projetées ou fabriquées à neuf, parmi un peuple qui jadis possédant un tel avantage l'a méchamment et insolemment rejeté; que les préjugés attachés à une ancienne noblesse sont une chose que l'on ne peut pas créer. On peut la perfectionner, la corriger, l'augmenter: on peut en diminuer ou y ajouter; mais la chose par elle-même est une matière d'opinion et d'une opinion *instinctive* et conséquemment ne peut point être la matière d'une institution positive. Il sentait que cette noblesse n'existait point dans le fait au préjudice des autres ordres de l'état, mais bien par eux et pour eux.

Je connaissais bien l'homme dont je parle; et si nous pouvons juger de l'avenir d'après le passé, aucun homme vivant ne regarderait avec plus de mépris et d'horreur qu'il ne l'eût fait le parricide impie commis sur tous leurs ancêtres, et la proscription violente lancée sur toute leur postérité par les d'Orleans, les Laroche-foucault, les La Fayette, les vicomte de Noailles, les dux Perigords, et le long et *castera* des perfides sans-culottes de la cour, qui, semblables à des démoniaques possédés de l'esprit d'un orgueil déchu et d'une ambition à contre-sens, ont abdiqué leurs dignités, désavoué leurs familles, trahi le plus sacré de tous les dépôts, et brisant ainsi en pièces un des grands chaînons de la société et bientôt tous les liens, tous les soutiens de l'état, ont répandu une confusion éternelle et jeté une désolation générale sur leur patrie. Il n'eût eu aucune pitié du destin de ces mécréans, de ces parricides: la compassion qu'eût excitée dans son cœur le sort de ces milliers de malheureux, dont le monde n'était pas digne, qui ont péri dans les prisons ou sur

les échafauds, ou qui gémissent dans la pauvreté et l'exil, par les manoeuvres de ces hommes détestables, n'eût pas laissé de place dans son âme, ni dans toute âme bien née, pour aucune sensation de pitié en faveur de ces derniers. Nous ne sommes pas faits pour plaindre à la fois l'opprimeur et l'opprimé.

Comment aurait-il pu supporter, en jetant les yeux sur son extraction Batave, de voir ses parens, les descendans de la brave noblesse de Hollande, dont le sang prodigué dans les combats, avait plus encore que les canaux, les étangs et les inondations de leur pays, protégé leur indépendance, de les voir, dis-je, courbés sous le joug de la plus vile servitude, sous le joug de ce qu'il y a de plus bas dans le genre humain, sous le joug de ceux qui à aucun égard, n'étaient supérieurs en dignité, ni ne pouvaient aspirer à aucune meilleure place que celle de bourreaux de ces derniers tyrans, à la domination orgueilleuse desquels ils opposèrent une dévotion d'âme passive à celle qui vainquit la fierté de la Castille, la hauteur de l'Autriche et l'arrogance oppressive de la France?

Aurait-il pu supporter avec patience, que les descendans de cette Noblesse qui aurait inondé son pays et qui l'aurait abandonné aux flots de la mer, plutôt que de le soumettre à Louis XIV qui était alors au méridien de sa gloire, à cette époque où les armées de ce monarque étaient conduites par les Turennes, les Luxembourgs et les Boufflers; où ses conseils étaient dirigés par les Colberts et les Louvois; où ses tribunaux étaient occupés par les Lamoignons et les Daguessauts, aurait-il pu supporter, dis-je, que les enfans de cette noblesse pussent être soumis aux cruelles volontés des

Pichegras, des Jourdan, des Santerres, sous les ordres des Rolland, des Brissot, des Gorsas, des Robespierre, des Rewbel, des Carnot, des Tallien, des Danton, et de la suite de ces régicides, voleurs et juges révolutionnaires, qui du fond du cadavre pourri de leur propre pays, ont fait sortir des essaims innombrables d'animalcules de la plus basse et de la plus destructive espèce de la nature animée, animalcules qui, semblables à des nuées de sauterelles, ont ravagé la plus belle partie du monde?

Keppel aurait-il pu voir la ruine de ces vertueux patriotes, cette heureuse union de gentilhommes et de bourgeois qui avaient si long-temps gouverné, avec une prudence et une intégrité distinguée, les cités de la république confédérée; leurs tendres de leur patrie, qui, s'attachant à eux — mêmes le commerce, le faisaient fleurir d'une manière sans exemple, sous leur protection? Keppel aurait-il pu souffrir qu'une vile faction détruisît entièrement cette constitution harmonique, en faveur d'une démocratie pillée fondée sur les faux droits de l'homme?

Ce n'était point un secret; mais il était parfaitement versé dans la connaissance des intérêts de l'Europe, et il n'aurait jamais pu entendre avec patience, que le pays de Grotius, le berceau du droit des gens, et un des plus riches dépôts de toute loi, reçût un nouveau code du barbare ignorant de Thomas Paine; de la niaiserie présomptueuse de la Fayette ses droits de l'homme \*).

---

\*) On sait que la déclaration des droits de l'homme, proposée par La Fayette à l'Assemblée constituante, était l'ouvrage de M. Ramon, traducteur des voyages de Cook en Suède.



voilà à la main; de l'intrigue féroce et de la turbulence de Marat, ou des sophismes impies de Condorcet dans ses adresses insolentes à la République Batave?

Ce Keppel, qui idolâtrait le union de Nassau, qui lui-même fut donné à l'Angleterre, avec les autres bienfaits des révolutions Belles et Anglaises; avec ces révolutions stables, des révolutions qui affermissent et marieraient pour jamais les libertés et les intérêts des deux nations; ce Keppel, dis-je, aurait-il pu voir la source de la liberté Britannique, résider en servitude par la France? Aurait-il pu voir avec patience un prince d'Orange chassé avec toute sorte d'outrage comme un diminutif de despote, du pays que cette famille de libérateurs avait si souvent sauvé de l'esclavage, et obligé de vivre en exil dans un autre pays qui doit sa liberté à sa maison?

Keppel aurait-il entendu dire avec patience, que la conduite à tenir en pareille occasion étoit de tomber à genoux devant la faction d'homicides et de les supplier humblement de se retirer? ou bien, que, si la fortune de la guerre venoit à les chasser de leur invasion perfide et non provoquée, il ne falloit prendre aucune sécurité, ne faire aucun arrangement, ne former aucune alliance pour la sûreté de ce pays qui, sous un nom étranger, est la partie la plus précieuse de l'Angleterre? Qu'aurait-il dit, si l'on avoit été jusqu'à proposer que les Pays-Bas autrichiens (qui doivent servir de barrière à la Hollande et être le lien d'une alliance qui la protège contre toute espèce de Gouvernement qui pourroit être établie par les nouveaux maîtres, ou même par les anciens souverains de France;) si l'on étoit proposé, dis-je, que les Pays-Bas autrichiens, fussent formés en République sous l'influence; de la France, et dans la dépendance de son pouvoir?

Mais par dessus tout, qu'aurait-il dit, s'il avait entendu son oncle le Duc de Bedford dire, et en faire un chef d'accusation contre moi, que j'ai déshonoré de la guerre?

Si j'avais eu l'ordre de m'acquiescer cette haute distinction, ainsi que le pouvait le faire par orgueil, mais ce que le monde ne me permet pas d'être, il en aurait conclu de que celui se proposait, et il ne s'en fit aucun en tout son pouvoir.

Ce n'est la plus grande présomption de ma part, de m'attribuer la gloire de ce qui appartient à la Nation, à nos soldats, à nos partisans, et à la très grande fidélité de nos peuples fidèles: mais, si j'avais été seul à consulter et que tous eussent été résolus à se laisser guider par une voix, et à les suivre simplement, — eh bien! j'aurais été dans le seul centre de la guerre, mais c'est de ma guerre selon mes idées et mes principes. Quoi que ce soit, que ce grand point de vue de nos principes subsistent, et à la guerre avec les régiments, il verra que d'être à ce que se laisse au fait, il ne s'agit pas de faire avec la plus haute apparence de raison, d'être l'homme d'un parti avec les régiments; mais c'est en ce sujet d'une haute importance, et ne doit point être traité avec des choses d'un sens faible insensé que des affaires qui peuvent se faire personnelles, ou bien même au Duc de Bedford.

J'ai l'honneur d'être etc.



EDMUND BURKE.

